Historique du 221e Régiment d'Artillerie de Campagne
Source : Musée de l'Artillerie – Transcription intégrale – Pierre COGNYAO
R66- 2015

Petit Historique

Du

221e Régiment d'Artillerie

de Campagne

(1914-1918)

PARIS
Henri CHARLES-LAVAUZELLE
Editeurs militaires
124, Boulevard Saint-Germain, 124
MÊME MAISON A LIMOGES

1920

AVANT-PROPOS

CANONNIER DU 221E

Cet historique n'a pas la prétention de retracer dans tous ses détails la vie de ton Régiment.

Il te rappellera seulement les principaux combats auxquels tu as pris part, éveillera la multitude de tes souvenirs personnels et te précisera quelques dates effacées de ta mémoire.

N'oublie jamais ce que tu as vu dans les régions dévastées : nos villages en ruines, les usines détruites et des milliers d'arbres fruitiers coupés avec sauvagerie sans aucune nécessité militaire.

Ce petit livre, tu le feras lire à tes enfants, afin qu'ils apprennent comment tu as pris part avec ton Régiment à la grande guerre et à la belle victoire que notre union, et la volonté de vaincre nous ont permis de remporter.

PETIT HISTORIQUE

DU

221e REGIMENT D'ARTILLERIE DE CAMPAGNE

Origine du régiment. — Le 221e R.A.C., constitué le 1er avril 1917 avec les éléments de l'A.D. 62, est composé de deux unités distinctes formant corps : l'artillerie de campagne divisionnaire, A.C.D. ; le parc d'artillerie divisionnaire, P.A.D.

L'A.C.D., commandée par le lieutenant-colonel Tisserand, comprend trois groupes de trois batteries de 75.

1er groupe : chef d'escadron Favre, 21e, 22e et 23e batteries :

2e groupe : chef d'escadron Devaux, 24e, 25e et 26e batteries ;

3e groupe : chef d'escadron Viaris de Lesegno, 27e, 28e et 29e batteries.

Le P.A.D. se compose de trois sections de munitions, plus une E.R.D. (équipe de réparation divisionnaire).

Le dépôt du 21e R.A.C. à Angoulême devient, à ce moment, dépôt commun des 21e et 221e R.A.C.

Mais, avant la date qui vient d'être indiquée, le 221e R.A.C. existait déjà depuis le 1er janvier 1917, sous la dénomination de « groupement d'artillerie de campagne de la 62e D.I.. ».et de « P.A.D. 62 », avec cette, seule différence que le personnel des batteries et sections de munitions portait encore les numéros de leurs régiments mobilisateurs :21e, 34e, 52e et 53e.

* * *

L'A.D. 62, qui a donné naissance au 221e R.A.C., a été constituée au début de la campagne sous le commandement du colonel Potel, avec les trois groupes de renforcement des régiments d'artillerie du 12e corps d'armée et cinq sections de munitions créées à la/mobilisation.

Composition de l'A.D. 62 :

1er groupe : chef d'escadron Pouyat, 21e, 22e et 23e batteries du 21e régiment.

2e groupe : chef d'escadron de Freyssinat, 24e, 25e et 26e batteries du 34e régiment.

3e groupe : chef d'escadron Couvrat-Desvergnes, 27e, 28e et 29e batteries du 52e régiment.

P. A. D. : chef d'escadron Dantin, sections de munitions du 52e régiment.

Après les combats meurtriers de Rocquigny-Bapaume, fin août 1914, les 26e, 27e et 29e batteries n'existent plus ; les trois batteries restantes des 2e et 3e groupes : 24e et 25e batteries du 34e régiment

et 28e batterie du 52e régiment, sont réunies pour former un groupe appelé 34/52. L'artillerie de la 62e D. I. se trouve momentanément réduite à deux groupes.

En février 1915, le 4e groupe du 53e régiment, chef d'escadron Sery, composé des 10e, 11e et 12e batteries, vient renforcer en secteur défensif l'A. D.62 et finalement reste affecté à la 62e D. I.

Cette organisation subsiste jusqu'à la fin de l'année 1916, époque à laquelle les artilleries des D. I. sont renforcées : l'A. D. devient, un organe de commandement et les A. C. D. et les A. L. D. (artilleries lourdes divisionnaires) sont constituées.

A la formation du 221e R. A. C, les 21e, 22e et 23e batteries du 21e régiment, les 24e et 25e batteries du 34e régiment conservent leurs numéros de batterie ; la 28e batterie du 52e régiment devient26e batterie; les 10e, 11e et 12e batteries du 53e régiment deviennent respectivement 27e, 28e et 29e batteries.

* * *

L'A. D. 62 en 1914. — Les opérations de la mobilisation terminées, le groupe de renforcement du 21e régiment et celui du 52e régiment embarquent en chemin de fer le 13 août à Angoulême avec les sections de munitions du P.A.D. ; le groupe de renforcement du 34e régiment embarque à Périgueux ; le débarquement a lieu à Ivry-sur-Seine près de Paris. La 62e D.I., rassemblée et constituée, est affectée à la défense du camp retranché de Paris ; son artillerie cantonne dans la région Bonneuil-Dugny-Gonesse-Le Bourget.

Le 21 août, la 62e D.I, transportée en chemin de fer, arrive le lendemain à Arras. La 28e batterie du 52e régiment n'ayant pu embarquer à l'heure prescrite ne participera pas aux combats des jours suivants.

Alertée le jour même de son arrivée à Arras, la D.I. marche sur Douai, où elle arrive le 26 août. Le lendemain, à la première heure, elle change de direction pour marcher sur Péronne en deux colonnes. La 124e brigade avec les 2e et 3e groupes forme la colonne Est qui suit la direction générale : Arleux, Palluel, Quéant, Morchies. La 123e brigade, avec le 1er groupe et un groupe de 75 de l'armée territoriale, forme la colonne Ouest qui marche parallèlement à la précédente. A la sortie de Morchies, l'avant-garde de la 124e brigade est arrêtée par l'ennemi qui barre la route Bapaume-Cambrai ; après une courte fusillade, la marche est reprise. La colonne de la 123e brigade est également attaquée à Beugny, le capitaine Beliard, commandant la 21e batterie, est blessé au front au moment où il rassemble sa batterie sur roues, bombardée par l'artillerie boche. L'ennemi n'opposant pas une résistancesérieuse, la marche continue.

Le soir, les différents éléments des colonnes s'arrêtent sur place et s'établissent en cantonnement d'alerte, les 2e et 3e groupes sont à Velu, le 1er groupe à Villers-au-Flos.

Le 28 août, la marche est reprise par les deux colonnes dans les mêmes conditions que la veille. Un brouillard très épais empêche la cavalerie d'éclairer et d'assurer la sécurité des colonnes qui sont au contact de l'ennemi ; celui-ci connaît, par les combats de la journée précédente, la direction de notre marche ; il peut attaquer d'un moment à l'autre. La 124e brigade suit l'itinéraire Bertincourt, Bus, Le Mesnil, Moislains, Mont-Saint-Quentin.

Au débouché du bois des Vaux, l'avant-garde se heurte tout à coup, à très faible distance, à des forces ennemies importantes, mises en position depuis la veille. Les deux batteries d'avant-garde, 27e et 29e, prennent immédiatement position au sud-ouest de la ferme du Gouvernement, mais elles sont aussitôt soumises à un feu violent d'obusiers de 105 qui leur fait subir de fortes pertes ; ces batteries n'étant pas couvertes sur la droite par notre infanterie se trouvent à portée de mitrailleuses ennemies qui se démasquent et achèvent d'anéantir le personnel et les chevaux ; les débris des deux batteries restent aux mains de l'ennemi. Sont tués à leurs postes de combat : le chef d'escadron Couvrat-Desvergnes, commandant le groupe ; le capitaine Brousse, commandant la 27e batterie ; le capitaine Anger de

Keruissan, commandant la 29e batterie ; les sous-lieutenants : Houssaye, orienteur, Culandreau et Larroque, ainsi qu'un grand nombre de gradés et de canonniers.

Pendant ce temps, le 2e groupe est en marche sur le chemin longeant la lisière ouest du bois des Vaux ; il reçoit l'ordre de mettre en batterie rapidement ; le chef d'escadron de Fressinat est tué au moment où il commence sa reconnaissance de position ; le sous-lieutenant Couvrat-Desvergnes,qui l'accompagne est grièvement blessé. Après une demi-heure d'engagement, la brigade rompt le combat,le 2e groupe reçoit l'ordre d'occuper une position plus en arrière pour protéger le repli. Le mouvement s'exécute par échelons ; la 24e batterie, capitaine Viaris, et la 25e batterie, lieutenant Naissant, sont d'abord portées en arrière ; elles prennent position sur le bord d'un chemin creux, entra le bois des Vauxet le Mesnil-en-Arrouaise ; elles ouvrent le feu sur un fort parti ennemi qui débouche de Manancourt. Mais les Boches se sont approchés de la 26e batterie restée à la première position. Cette batterie se trouve à ce moment soumise au feu intense de l'infanterie ; elle subit des pertes sévères ; une grande partie des chevaux des avant-trains sont tués ; elle ne peut se retirer qu'en emmenant deux de ses canonset trois caissons. Le capitaine Renard, qui dirige le mouvement, atteint, d'une, balle à la poitrine, doit être transporté sur un avant-train. Le personnel surmonte toutes les difficultés et, sous un feu violent d'infanterie, réussit à conduire ses deux canons à côté de ceux des autres batteries du groupe.

Le colonel Potel, qui commande l'artillerie de la colonne de gauche, tombe mortellement frappé par les balles des mitrailleuses.

Cependant notre infanterie a pu se replier sous la protection du tir de l'artillerie dont le feu a empêché l'ennemi de déboucher de Manancourt. Le 2e groupe reçoit alors l'ordre de se porter en arrière, mais les trains de combat encombrent les routes ; des caissons et des fourgons qui ne peuvent passer tombent aux mains de l'ennemi.

La 123e brigade, dont la marche a été plus lente que celle de la 124e, se trouve attaquée à son tour aux environs de Rocquigny ; elle engage le combat. Le chef d'escadron Pouyal, commandant le 1er groupe, met rapidement ses trois batteries en position près du village de Rocquigny pour soutenir notre infanterie.

Après deux heures d'engagement, le repli est ordonné. Le lieutenant Hugon est blessé sur la position, pendant qu'il fait enlever à bras les canons. La 21e batterie, capitaine Beliard, qui a subi de fortes pertes, surtout aux attelages des avant-trains, est la plus éprouvée du groupe ; elle a de grandes difficultés pour exécuter le mouvement en arrière ; faute d'attelages, elle est obligée de laisser 5 caissons sur place.

La D. I. se retire en direction d'Arras. Le 31 août, elle embarque à Frévent, passe par le Tréport pour arriver à Pontoise le lendemain. Elle stationne pendant trois jours dans la région.

C'est alors que le groupe 34/52 est formé avec les 24e, 25e et 28e batteries. Le groupe est d'abord commandé provisoirement par le capitaine Viaris de Lesegno, plus tard, le 20 novembre, par le capitaine Devaux, qui quitte alors le commandement de la 22e batterie.

L'A. D. 62 se trouve réduite à deux groupes ; le général Ruau en prend le commandement, le 5 septembre 1914.

Le même jour, la 62e D. I. se porte en avant ; elle arrive à Crépy-en-Valois le 10 pour prendre part à la poursuite de l'ennemi, dont l'offensive vient d'être brisée à la grande bataille de la Marne ; le 11, la D. I. prend contact avec les Boches dans la région de Haute-Fontaine. Le 12 au soir, l'A. D. 62, après avoir traversé l'Aisne à Jaulzy, cantonne à Bitry.

Pendant tout le reste du mois de septembre, la 62e D. I. livre des combats journaliers dans la région Moulin-sous-Touvent — Quennevières. L'artillerie occupe successivement plusieurs positions, d'abordà la ferme de l'Arbre, puis à l'Arbre-de-Bitry, à Morainvalle, à Malvoisine. Le capitaine Meurant commandant la 28e batterie, est mortellement blessé à son poste de combat.

Le front change chaque jour ; c'est la période où il n'y a aucune sécurité pendant la nuit pour l'artillerie ; les pièces doivent être conduites à l'arrière dès que l'obscurité permet le mouvement et ramenées en position au petit jour ; ces déplacements imposent au personnel une fatigue énorme, qui est pourtant supportée avec bonne humeur.

Le 2 octobre, la 62e D. I. est relevée et envoyée dans la région du Quesnoy ; elle s'y rend par la route, en passant par Cornpiègne, Montdidier et Gratibus. Elle prend le secteur entre Chilly, au nord, et Andechy, au sud.

Le 30 octobre, une attaque générale est exécutée par trois divisions sur le Quesnoy. La préparation d'artillerie commence à 13 heures. L'infanterie se porte en avant une heure après. La 62e D. I. au centre

doit enlever le village. Après une lutte acharnée, l'infanterie atteint ses objectifs ; les jours suivants, les Boches exécutent plusieurs contre-attaques qui sont repoussées par notre infanterie, vigoureusement soutenue par les tirs des batteries de l'A. D. 62. Le front se stabilise et le secteur devient calme.

*

Le 4e groupe du 53e régiment avant son arrivée à l'A. D. 62. — Le 4e groupe du 53e R. A. C. embarque à Clermont-Ferrand le 9 août 1914 avec son régiment. Il débarque le lendemain à Harol, près d'Epinal. Il passe la frontière le 19 août avec le 13e corps d'armée, met pour la première fois en batterie le 21 et reçoit le baptême du feu devant Voyer, en appuyant l'attaque sur Sarrebourg. Le groupe est établi sur une crête balayée par les obus. Cependant, le personnel tire avec un sang-froid digne d'une troupe aguerrie.

Le 22, commence une retraite solidaire du repli général des armées françaises. Pendant trois jours, le 13e C. A. cède le terrain en le défendant pas à pas et arrive le 25 devant Rambervillers après avoir éprouvé des pertes sévères.

Mais le recul est maintenant terminé et, du 26 août au 13 septembre, le combat va faire rage au bois de la Pucelle et à Roville-au-Chêne.

Les batteries conservent les mêmes positions, où elles commencent à subir les premiers tirs d'obus de gros calibre. L'expérience de la guerre faisant défaut, nos artilleurs négligent de se protéger contre le tir fusant et les obus ; on commence à s'apercevoir de l'erreur et on cherche à y remédier.

Embarqué le 15 septembre, le groupe arrive le 16 à Compiègne, et, dès le lendemain, prend contact avec l'ennemi, aux environs de Thourolle.

Dans les jours qui suivent, la prise de Machemont, des fermes d'Attiche, de la Carmoy, de l'Ecouvillon, stabilise le front de cette région : c'est la guerre de tranchées qui commence.

Le groupe, en position au nord de Machemont, s'installe bien timidement. Des huttes très rustiques apparaissent peu à peu en arrière des pièces ; la construction des premières casemates commence, et, bientôt, les batteries vont prendre l'aspect classique qu'elles conserveront pendant toute la guerre de position.

Les conducteurs et leurs attelages sont renvoyés à l'arrière et les chevaux vont enfin recevoir des soins sérieux dont ils ont grand besoin.

Le 21 février 1915, le 4e groupe du 53e régiment arrive dans le secteur de Roye pour renforcerl'A. D. 62 encore réduite à deux groupes et, peu après, il est définitivement affecté à la 62e D. I

.

Guerre de position de février 1915 à la bataille de la Somme. — En face de Roye, de Chilly à l'Avre, la 62e D. I. tient le secteur.

Le groupe R/21, commandant Pouyat, est à Rouvroy.

Le groupe 34/52, commandant Devaux, à Bouchoir.

Le groupe 4/53, commandant Sery, à Erches.

Les batteries placées dans les mêmes conditions, disposant des mêmes matériaux, ayant LES mêmes missions à REMPLIR, et les mêmes dangers à éviter, vont concevoir partout à la fois, la même organisation de la vie de secteur.

On va d'abord s'ingénier à ne pas être vu, à éviter les reliefs et les oppositions de teintes : c'est l'aube du camouflage. Mais, comme, en dépit de ces précautions, la batterie peut être découverte et bombardée, il faut se protéger. La pelle et la pioche deviennent des outils indispensables aux canonniers. A grand renfort de rondins, de rails, de sacs à terre, la vie souterraine s'organise. La «cagna » de chaque pièce devient une famille où tout est mis en commun.

L'hiver arrive ; on assiste alors à de longues veillées occupées par la correspondance et la confection des mille souvenirs de guerre. La conversation est animée ; la pipe et le quart de pinard forment tout le cycle des réjouissances. Le secteur étant-très calme, la journée est entièrement employée aux travaux d'organisation et d'entretien, et, à la nuit tombante, l'arrivée du fourgon de ravitaillement constitue l'unique distraction quotidienne. Le brigadier d'ordinaire, grand dispensateur du pinard, des « canards » et des « babillardes », devient un personnage fort important.

Cependant, en dépit des apparences, les batteries sont vigilantes. Pendant que la veillée s'écoule paisiblement dans les abris, les guetteurs aux fusées et les téléphonistes de garde sont là, en éveil, prêts à donner l'alerte si le Boche s'agite.

Au cours de l'année 1915, peu d'opérations dans le secteur ; on exécute seulement quelques rares coups de main, et une diversion sérieuse, au moment de l'offensive française en Champagne.

Au mois d'août, se produit un événement capital : l'institution des permissions de détente, qui vont permettre aux poilus d'aller périodiquement retremper leur moral dans leur famille ; et cela est bien nécessaire, car décidément, la guerre est longue... très longue.

Le 6 janvier 1916, la division est relevée ; après 17 mois de guerre, l'artillerie est envoyée pour la première fois au repos dans la région de Boves, sauf le groupe 34/52 qui va renforcer la 99^{e} D. I. T. dans le secteur de Lihons ; secteur difficile où les tirs réciproques sont nourris et fréquents. Il est remplacé au bout de 15 jours par le groupe 4/53. Les groupes Devaux et Pouyat sont alors envoyés à l'instruction au camp de Crèvcoeur.

Le 21 février, l'ennemi lance une attaque avec émission de gaz sur un front de 7 kilomètres et enlève notre première ligne. Les batteries du groupe 4/53, qui se trouvent à huit cents mètres de l'infanterie allemande, exécutent un barrage très dense ; elles tirent 3.500 obus dans la matinée, quoique fortement gênées par le port des tampons-masques et par l'opacité de la vague de gaz ; à midi l'attaque est arrêtée.

Quelques jours après, les trois groupes de l'A. D. 62 se retrouvent réunis devant Roye, sous le commandement du lieutenant-colonel Bips, qui a succédé au colonel Boutroué.

A quelques coups de main et à quelques changements de positions près, la vie de secteur reprend comme en 1915 et l'A. D. 62 ne participe à aucune opération importante jusqu'à la bataille de la Somme.

L'A.D. 62 dans la bataille de la Somme. — L'artillerie entre dans la bataille au milieu du mois d'août. Les groupes R/21, commandant Pouyat, et 4/53, capitaine Germain, appuient une attaque sur Chilly le 7 septembre. L'opération est couronnée de succès ; mais l'ennemi a réagi sur nos batteries et quelques coups malheureux font de nombreuses victimes. Le personnel est épuisé par les tirs intenses que les batteries ont dû exécuter de jour et de nuit. Un repos est nécessaire. On l'accorde et l'A. D. 62 reste cantonnée du 1er au 26 octobre dans la région de Saint-Just-en-Chaussée.

Le 27, les batteries sont rappelées au combat.

La 62^{e} D.I. relève à Vermandovillers la 120^{e} D. I., qui vient de conquérir les ruines de ce village ; l'offensive doit continuer. Les 3 groupes de l'A. D. 62 remplacent trois groupes de 75 envoyés, au repos. Les groupes R/21, commandant Pouyat, et 34/52, commandant Devaux, sont en position au bois Etoilé ; le groupe 4/53, capitaine Viaris de Lesegno, est au bois du Page. Le 7 novembre, après une puissante

préparation d'artillerie, l'infanterie de la 62e D.I., sous une pluie torrentielle, enlève de haute lutte les villages d'Ablaincourt et Pressoire. Le brigadier éclaireur Lantuéjoul, de la 28e batterie, qui marche avec la première vague d'assaut, se fait remarquer par son courage en réussissant, sous un feu violent, à rapporter au commandement des renseignements utiles. L'ennemi contre-attaque à plusieurs reprises les jours suivants, mais la ténacité de notre infanterie, soutenue par les tirs de barrage intenses des batteries de l'A. D. 62, brisent toutes les tentatives boches.

Le 17, au moment de la plus violente contre-attaque, toutes les lignes téléphoniques étant coupées, le téléphoniste Morin de la 23e batterie, traverse trois fois les tirs de barrage pour porter des renseignements, puis voyant l'ennemi déboucher à faible distance, il prend un fusil et fait le coup de feu avec ses camarades de l'infanterie.

Le maréchal des logis Neuville 22e, et le téléphoniste Laval 23e, font preuve aussi d'une belle bravoure en première ligne.

Toute cette période est rendue particulièrement pénible par un temps constamment pluvieux. Les positions sont mal organisées. Le terrain complètement bouleversé et les pistes défoncées rendent les ravitaillements difficiles. Rarement les corvées arrivent à destination sans avoir laissé quelques voitures embourbées. Les conducteurs, campés dans le lac de boue de Framerville, d'où ils partent toutes les nuits, montrent une endurance et une énergie remarquables. Le cantonnement des échelons est soumis à de fréquents bombardements de jour et de nuit. Une seule bombe d'avion met hors de combat 47 chevaux de la 23e batterie.

Dure époque aussi pour les téléphonistes et le personnel de liaison, courant nuit et jour dans les boyaux pleins de boue liquide et systématiquement battus par les tirs intenses de l'artillerie ennemie.

L'infanterie de la D.I., très fatiguée, est envoyée au repos le 5 décembre, mais son artillerie reste en ligne ; le groupe 34/52 appuie un peu au sud pour être mis à la disposition de la D. I.de droite. Les groupes R/21 et 4/53 remontent plus au nord, et vont dans la région d'Herbecourt-Flaucourt se mettre enbatterie sur des positions non préparées, soumises jour et nuit à des tirs systématiques d'obus de tous calibres ; la pluie glacée qui tombe en permanence, la boue extra-liquide, le manque d'abris et surtout le manque de sommeil achèvent d'épuiser le personnel ; cette période est l'une des plus pénibles de la guerre. Le 20 décembre, les groupes sont enfin envoyés au repos pour les fêtes de Noël, les batteriessont cantonnées dans la région Erquery-Lamecourt, au nord-est de Clermont ; mais, le 30 décembre, la marche vers le front est reprise.

L'A. C. D. 62 EN 1917. — Dès le 1er janvier, la 62e D. I. prend la défense du secteur en face du saillant d'Andéchy, de la route Amiens-Roye au nord, jusqu'à Armancourt au sud. Le groupe 34/52, commandant Devaux, est en position au sud d'Erches, le groupe 4/53, commandé provisoirement par le capitaine Grondein, est au nord de Guerbigny. Le groupe R/21, commandant Pouyat, est envoyé au cours de tir de Marisel.

C'est à ce moment que l'A. C. D. 62 est constituée, le chef d'escadron Tisserand en prend le commandement ; il est nommé lieutenant-colonel quelques jours après.

Pendant les mois de janvier et de février, le régiment est occupé à préparer de nombreuses positions de batterie en vue d'une offensive en direction de Saint-Quentin.

Le groupe R/21 rejoint le 20 février ; il s'installe entre les deux autres groupes ; le 25 février, le chef d'escadron Favre en prend le commandement.

Le 8 mars, la 62e D. I., relevée en entier par la 35e D. I., est envoyée au camp de Crèvecœur où elle ne reste que deux jours.

Avance sur Roye et Saint-Quentin. — Le 12 mars, la 62e D. I. se met en marche pour reprendre son secteur ; les trois groupes occupent le 14 leurs anciennes positions. Le groupe Stacchini, en batterie

à l'extrémité du « grand ravin », renforce notre A. C. D. Le front de la D. I. est réduit en vue d'une prochaine attaque ; il est limité, au nord, à la route Amiens-Roye, au contact de l'armée anglaise, et, au sud, à l'Avre, où se trouve la 27e D.I. Le 16 mars, notre préparation d'artillerie commence ; nos reconnaissances d'infanterie pénètrent à la tombée de la nuit, dans la première tranchée ennemie et, la trouvant très faiblement occupée, s'y installent. Notre ligne est portée en avant. Le 17 au matin, l'attaque est déclanchée. Le barrage mouvant des batteries précède l'avance de notre infanterie qui ne rencontre aucune résistance, les Boches ayant évacué leurs positions en se retirant sous la protection de faibles arrière-gardes. Les groupes Fabre et Viaris se portent en avant, au trot, par batterie, s'établissent à hauteur d'Andechy. Les groupes Devaux et Stacchini restent en position pour protéger le mouvement. A la nuit, ces deux derniers groupes se portent en avant à leur tour, dépassent les groupes Favre et Viaris pour prendre position au nord de Villers-les-Roye : toute l'artillerie de la D.I. est en terrain conquis.

Le lendemain, l'avance continue ; la D.I. traverse Roye, où elle délivre une grande partie de la population. Elle passe alors en réserve, puis continue son mouvement en avant par Carrepuits, Balatre, Solente ; l'artillerie arrive le 21 mars à Libermont, où cantonnent les groupes Favre et Devaux ; le groupe Viaris s'installe à la ferme de l'Hôpital.

C'est la vie en rase campagne qui recommence avec tous ses enthousiasmes et aussi avec toutes ses fatigues. La marche en avant est hérissée de difficultés. L'ennemi a tout mis en œuvre pour rendre la circulation impossible : destruction systématique des villages par l'incendie ou les explosifs, rues encombrées de débris de toutes espèces, puits souillés ou empoisonnés, entonnoirs profonds à tous les carrefours de route, arbres sur pied sciés aux trois quarts, le long des chemins, et prêts à tomber au moindre coup de vent.

Ces destructions systématiques des villages et surtout la vue des arbres fruitiers coupés sans aucune nécessité militaire, uniquement par besoin de détruire, donnent une force nouvelle à la haine du Boche dans le cœur de chaque poilu.

Cette haine est encore exaltée par le spectacle poignant de la population civile, laissée par l'ennemi dans le dénuement le plus complet. Les habitants de toute une zone avaient été rassemblés dans un même village, pendant que les agglomérations voisines étaient rasées. Et en se retirant, les troupes allemandes envoyaient quelques rafales d'obus, en guise d'adieu, dans ce malheureux troupeau de femmes, d'enfants, de vieillards laissés depuis plusieurs jours sans vivres. Chacun de nous se souvient de ces Français, déguenillés et affamés, se présentant humblement à nos cuisines roulantes pour avoirun peu de soupe et nous racontant ensuite les tortures qu'ils avaient endurées. Roye, Ham, Saint-Simon, marquent les principales étapes où ce spectacle désolant s'est présenté à nos yeux.

Le régiment s'emploie de son mieux à réparer les destructions, rétablir la circulation et ravitailler la population civile.

Le 25 mars l'A. C. D. 62 est portée en avant, elle traverse Ham et va s'établir au sud-est de Fluquières, mais au moment de mettre en batterie, elle reçoit l'ordre d'appuyer plus au sud. Les groupes Favre et Viaris, prêtés à la 20e D. I., prennent position à la ferme Bourgies, près d'Essigny-le-Grand ; l'état-major de l'A. C. D. est à Artemps.

Le groupe Devaux prêté à la 19e D.I. s'établit à Happencourt, puis, le 30 mars, rejoint les deux autres groupes du régiment en prenant position dans le ravin au nord-est de Seraucourt-le-Grand ; l'A. C. D. appuie successivement sur ce front la 28e puis la 27e D. I.

Pendant cette période, des actions locales sont engagées à chaque instant ; il n'y a pas de tranchées, les premières lignes sont constamment mouvantes et les batteries doivent être très vigilantes pour bien régler leur barrage ; elles sont établies en plein champ, sous la tente, sans abri, où elles supportent stoïquement les bombardements. Une pluie glaciale, qui ne cesse de tomber, rend le service difficile. Le27 mars, le lieutenant Vuillemaud reste dans un trou d'obus toute la journée sous le feu des mitrailleuses ennemies pour mieux régler les tirs ; le 29, c'est le maréchal des logis Lerches qui appuie avec un canonune reconnaissance d'infanterie et détruit à courte distance une mitrailleuse et son personnel. Les

conducteurs Tissandier, Fouquet et le brigadier Aubel, de la 27e batterie, se signalent par leur bravoure pour sauver des chevaux sous un violent bombardement.

Le 1er avril, le 221e R. A. C. est constitué officiellement devant Saint-Quentin pendant qu'un violent bombardement ennemi rend les honneurs de la guerre à sa formation. Le lendemain, chaque batterie est pourvue d'une mitrailleuse. Le 2, le régiment va rejoindre la 62e D.I. dans la région de Davenescourt.

Secteur de Belgique. —A peine installées au cantonnement, les batteries sont enlevées en chemin de fer, à Montdidier et Hargicourt. Elles arrivent les 5 et 6 avril à Dunkerque et Bergues.

Tout le mois d'avril va se passer, soit au repos, soit dans le secteur de Nieuport, que chaque groupe occupe successivement pendant huit jours par roulement. Ce mois au bord de la mer fait oublier le dur hiver que nous venons de supporter. Oostdunkerque, Coxyde-Bains, Hondschoote sont des noms qui rappellent aux canonniers du 221e les charmants souvenirs de ce printemps en Belgique..

Pendant l'occupation du secteur de Nieuport par le groupe Devaux, les Allemands font une importante émission de gaz, suivie d'une très violente attaque qui pénètre dans nos premières lignes. Nos batteries exécutent des tirs intensifs pendant plus de deux heures, tout le personnel portant le masque. Une contre-attaque bien conduite nous rend tout le terrain perdu. Le maréchal des logis éclaireur Montoux disponible, prend part, volontairement, à la contre-attaque en accompagnant un chef de bataillon et se fait remarquer une fois de plus par sa crânerie et son sang-froid sous le feu.

Secteur Laffaux-Vauxaillon. — Mais notre offensive vers le Chemin-des-Dames est commencée ; elle s'annonce très dure ; c'est pourquoi on y envoie des renforts et que les 7 et 8 mai a Bergues notre D.I. est enlevée en chemin de fer ; nous débarquons 21 heures plus tard à Villers-Cotterets etLongpont. Après quelques heures de repos à Courlieux, Tannières et Orcamp, les batteries vont cantonner à Soissons. Le 10 mai elles prennent position à l'ouest du Moulin-de-Laffaux, à hauteur de Neuville-sur-Margival.

Le 16 mai, à 4 h. 45, l'ennemi prononce une attaque importante depuis l'Ailette jusqu'au Moulin-de-Laffaux pour reprendre la ligne Hindenburg qu'il a perdue les jours précédents. Notre artillerie exécute des tirs rapides et nourris qui empêchent les réserves ennemies d'arriver et donnent à notre infanterie une aide efficace pour conserver ses positions ; l'ennemi peut cependant occuper la tranchée des Cuirassiers ; partout ailleurs il est repoussé avec de fortes pertes, en laissant à notre D. I. une centaine deprisonniers, dont 2 officiers. Sur le front de notre secteur (2 kilomètres environ) ; les batteries de 75 à elles seules ont tiré pendant l'attaque 30.000 coups, auxquels il faut ajouter les gros obus de notre artillerie lourde. On peut se représenter ce que doit être un tel déluge de mitraille sur un front aussi faible.

Nos détachements de liaison avec l'infanterie ont fait, des prodiges pour renseigner les batteries sur les différentes phases des attaques et les téléphonistes se sont particulièrement distingués pour réparer les lignes sous les bombardements violents de l'ennemi et assurer les transmissions rapides des renseignements. Parmi les plus courageux, il faut citer les maréchaux des logis Hoertel et Mézières, les canonniers Calvera et Duchesne, de la 21e batterie ; le canonnier Luillicr, de la 22e ; le brigadier Pellé et le canonnier Laval, de la 23e ; les canonniers Bersat et Lespinasse, de la 24e ; le maréchal-des-logis Granger et le téléphoniste Marchand, de la 26e ; Coulpier et Lacour, de la 27e ; Saulnier, de la 28e ; Birot et le brigadier Chouvy, de la 29e.

Les jours suivants, les combats et les coups de main se succèdent presque sans interruption, les principales attaques ennemies ont lieu le 1er juin sur la tranchée des Abris, les 20 et 21 juin du Mont- des-Singes à la ferme Moisy, le 24 juin sur le saillant de la tranchée des Elfes. Le 20 juin, le maréchal des logis Pejoux et le téléphoniste Janicot de la 24e batterie, dans un combat en première ligne, sont faits prisonniers ; ils réussissent à s'échapper et reviennent auprès de l'infanterie reprendre leur mission.

Le chef d'escadron Devaux, malade, donne à tous un bel exemple d'énergie et de courage, en refusant à plusieurs reprises de se laisser évacuer du poste très dangereux qu'il occupe. Pendant cette dure période, le régiment appuie successivement sur ce front la 2e D. I. coloniale, les 62e, 158e, 13e, 81e et 62e D. I.Les batteries fournissent dans ce secteur un effort considérable, elles changent souvent de position, pouréviter d'être complètement détruites, les servants doivent exécuter de très nombreux tirs de jour et de nuit. Le Boche attaquant souvent avant le lever du soleil, le personnel reste toute la nuit à côté des canons, une moitié montant la garde, l'autre moitié pouvant dormir, et quand l'infanterie demande notre appui, nos premiers obus éclatent devant la tranchée, avant que la fusée signal soit éteinte. Les échecs répétés de l'ennemi sur la ferme Moisy el le bois 160 sont la récompense de notre vigilance de tous les instants. Décidément la chance nous favorise, car l'audacieux aviateur allemand, surnommé «Fantomas», est abattu devant nous pendant qu'il voulait mitrailler nos tranchées de trop près.

Le terrain sur lequel nos batteries sont installées se prête mal au défilement et les nombreux tirs que nous exécutons permettent au Boche de repérer nos positions, il prend à partie successivement chacune de nos batteries pour les détruire par des tirs puissants d'anéantissement de 3 à 500 coups d'obus de gros calibre ; les bombardements les plus violents sont ceux du 24 juin sur la 28e batterie, le 30 sur la 21e le 2 juillet, la 22e ; le 6, la 24e ; le 8, la 27e ; le 9, la 25e ; le 13, la 22e ; le 15, la 29e ; le 16, la 26e ; le17, les 27e et 29e ; le 29, la 21e

Ces bombardements par obus de gros calibre impressionnent vivement les fantassins de notredivision, au repos à Mont-de-Loeuilly, qui peuvent suivre des yeux les phases successives des tirs d'écrasement sur les batteries du 2e groupe, en position au Mont-des-Tombes. Les deux tiers de nos canons furent détruits par ces tirs, mais nos pièces étaient remplacées immédiatement et notre feu n'a jamais subi d'interruption, grâce au zèle et au dévouement du personnel. Au rang de ceux qui ontmontré le plus de bravoure, de calme et d'entrain, on peut citer : les maréchaux des logis Pellé, tué à sonposte de combat, Moransane, Micoufaud et Bastisse, les brigadiers Musnier el Lohrer, les canonniers Lafumas, Roger el Goursaud, de la 21e batterie, les maréchaux des logis Beyssac, Courteix, Chemin et Cherbut, les maîtres pointeurs Gambade et Faye, les canonniers Jaby, Lantuéjoul et Maurice de la 28e, le canonnier Roche de la 29e.

Après trois mois passés dans un tel secteur, le personnel est épuisé, il y a des vides nombreux dans les pelotons de pièces et dans les équipes téléphoniques ; aussi c'est avec plaisir qu'on voit, le 16 août, les avant-trains arriver sur les positions, éveillant en nous la perspective d'un repos bien gagné.

Secteur de Saint-Quentin à la Fère. — Perspective trompeuse ! Trois jours après nous rentrons en secteur dans la partie du front qui borde l'Oise de Moy à la Fère.

Le 2e groupe, capitaine Renard, est au sud (la 25e batterie dans les ruines de Tergnier) ; le 1er groupe, commandant Favre, est à l'ouest du fort de Vendeuil et le 3e groupe, capitaine Grondein, s'étend de Vendeuil à Ly-Fontaine. Le régiment va passer là l'hiver ; dans un paysage absolument nu oùla destruction boche a fait disparaître tout relief : villages, fermes, usines, ouvrages d'art, arbres, poteaux télégraphiques, tout a été rasé.

L'Installation des batteries est assez confortable, mais la faiblesse du défilement et la nudité du paysage interdisent toute circulation par temps clair. Et ces interminables journées d'automne et d'hiver sont bien tristes au fond des abris sombres et exigus.

. Cependant l'esprit combatif du régiment est entretenu par quelques rudes diversions. Certaines batteries du 1er et du 2e groupe (22e, 23e et 26e) vont successivement occuper deux positions fortement marmitées dans la région d'Urvillers.

Le 24 août, la 26e batterie y est soumise à un violent bombardement de 210, 150, 105 et 77 ; le capitaine Pozzy, secondé énergiquement par le lieutenant Bonnefond, continue néanmoins les tirs prescrits ; plusieurs dépôts de munitions prennent feu et sautent ; l'incendie est dans la batterie, le personnel continue à tirer, éteint l'incendie, puis, sa mission terminée s'abrite. Deux canons sont

détruits, les deux autres endommagés. Le maréchal des logis Guilloteau, les maîtres pointeurs Bonne et Feytout, les canonniers Annet, Léonard, Pascal et Poineau se sont particulièrement distingués pendantce marmitage.

La 23e batterie, capitaine Diernac, supporte également de violentes rafales sous lesquelles font preuve d'un courage exemplaire les maréchaux de logis Soularne et Boirat, les maîtres pointeurs Mancier, Paricaud, les canonniers Bourrut, Joubert et Aumaître.

Le général Taufflieb cite la 26e batterie à l'ordre du 37e C. A. avec le beau motif suivant : « Batterie animée au plus haut point de l'esprit du devoir et de sacrifice qu'a su lui inspirer son chef, le capitaine Pozzy. En position dans des régions des plus actives depuis quatre mois, a accompli ses différentes missions avec une maîtrise qui lui a valu les félicitations de l'infanterie ; a donné à toutes les autres batteries du régiment un bel exemple de courage en subissant avec le plus grand calme plusieurs tirs de destruction et de nombreux tirs d'obus asphyxiants. »

Le 12 septembre, les 23e et 26e batteries rejoignent leurs groupes respectifs. Le 17 septembre, la 22e batterie va prendre position près de la sablière d'Essigny-le-Grand. Le 11 octobre, c'est son tour d'être marmitée. Le lieutenant Polian prend des dispositions judicieuses pour limiter les pertes, un canon est détruit et les trois autres fortement endommagés ; deux dépôts de munitions sautent ; l'équipe téléphonique peut échapper à la destruction grâce au sang-froid de l'aspirant Marmisse et du brigadier Lathyère ; le peloton de la 4e pièce, enfermé dans un abri, est sauvé par le dévouement du sous- lieutenant Scherer, des maréchaux des logis Auzolle et Neycenssas et du maître pointeur Bourgoin.

Le 16 décembre, la *22*e batterie est de nouveau soumise cette fois à un violent bombardement d'obusà hypérite ; malgré le port prolongé du masque et une désinfection minutieuse au chlorure de chaux, les trois officiers et tout le personnel de la batterie de tir doivent être évacués pour intoxication ; une autre batterie de tir de remplacement est aussitôt constituée provisoirement sous le commandement du lieutenant Pastre, avec des pelotons de pièce empruntés aux autres batteries du régiment.

A un d'être prêt à prendre part, le cas échéant, à une attaque au sud de Saint-Quentin, le régiment remonte un peu vers le nord, les *22* et *23* novembre. Le 1er groupe, commandant Favre, prend position dans un chemin creux, à l'est de la ferme Caponne ; le *3e* groupe, capitaine Maréchal, s'installe à l'ouest de Cerisy et la 25e batterie vient au sud-est de Ly-Fontaine ; les *24*e et 26e batteries ne sont pas déplacées. Sur ces nouvelles positions, pendant *8* jours, le groupe Maréchal est copieusement arrosé d'obus de tous calibres, et principalement d'obus de 130 ; certains bombardements durent plus de 24 heures, à cadence lente, sans interruption. Pendant cette dure période, le brigadier téléphoniste Martin etles téléphonistes Mourier, Caire, Bouttenoire, de la 27e batterie, se font particulièrement remarquer en réparant les lignes sous les bombardements ; le conducteur Vernhet est très crâne sous le feu, le brancardier Bonnaud, de la 28e, fait preuve d'un dévouement exemplaire pour soigner les blessés. Le maréchal des logis Dignac, de la 29e commande sa section avec un calme admirable sous les plus violents bombardements ; le trompette Colomb et le conducteur Romezin, de la même batterie, traversent volontairement plusieurs fois des zones très battues pour transmettre des ordres.

L'attaque prévue n'ayant pas lieu, les trois groupes regagnent le 30 novembre leurs anciennes positions. La 29e batterie, lieutenant Mosnier, exécute sa relève dans des conditions très difficiles. Seule une bonne discipline, avec l'intervention énergique du sous-lieutenant Antonin David, du maréchal des logis Perrin et du maître ouvrier Vouilloux, permet d'exécuter ce mouvement audacieux dans la nuit noire et sous le tir continu de l'ennemi. La batterie est citée à l'ordre de la 62e D.I., avec le motif suivant : « Sous les ordres du lieutenant Mosnier, commandant provisoirement la batterie, a, pendant la période du 25 au 29 novembre, occupé une position soumise à des tirs continuels et nourris d'obus de gros calibre ; a toujours rempli sa mission malgré ces violents bombardements et a exécuté unchangement de position à l'heure prescrite, sous un tir de harcèlement très dense, en prenant des dis- positions heureuses qui ont évité des pertes. »

En regagnant son ancienne position, la 22e batterie doit traverser de nuit Essigny-le-Grand où des tirs intenses d'interdiction rendent la circulation presque impossible ; le sous-lieutenant Scherer, qui

commande la batterie, fait traverser le village voiture par voiture, au galop, entre les rafales. Les maréchaux des logis Edely et Perrin font preuve d'une grande énergie pendant cette opération, qui est exécutée avec crânerie par le personnel ; mais dès que la batterie a mis en position les deux canons qui lui restent et a ouvert le feu, elle subit un violent bombardement qui met hors de combat le personnel d'une pièce : maréchal des logis Pouillot, maître pointeur Brivaut, canonniers Breton et Capdepont. Les brancardiers Gramont et Grelet font vaillamment leur devoir pour abriter les autres blessés.

Le 31 janvier 1918, le régiment est relevé par l'artillerie anglaise ; il va au repos, du 2 au 20 janvier, dans la région de Noyon ; les 1e et 3e groupes à Lagny, le 2e groupe à Beaurains. Dans chaque groupe, une colonne de ravitaillement, C. R., est organisée par prélèvement du personnel et du matériel nécessaires sur les batteries. Le 18, le général Margot passe sa division en revue devant le bois des Loges, sur un terrain où elle devait se couvrir de gloire un mois après.

Du 21 au 31, le régiment se rend par étapes aux environs de Paris, en suivant l'itinéraire : Domfront, Montreuil, Villers-sur-Thère, Neuville-Bosc, Pontoise, Chatenay-en-France. Le régiment reste au repos jusqu'au 16 mars, 1er groupe a Samoy, le 2e à Survillers, le 3e à Goussainville.

L'attaque allemande en mars 1918. — Dans la matinée du 17 mars le régiment est mis en route pour aller occuper des positions de repli en arrière du Chemin-des-Dames. Nos étapes sont marquéespar : Dammartin, Nanteuil-le-Hlaudouin, La Ferté-Milon, Houlchy et la région de Chery-Chartreuve, oùnous arrivons le 22 mars. Mais, le 23, au petit jour, au lieu d'aller occuper les positions reconnues la veille, le régiment et les éléments hippomobiles de la D. I. sont dirigés en hâte sur Soissons, tandis que l'infanterie est enlevée en camion-auto ; les journaux viennent de nous apprendre que l'ennemi a enfoncé le front anglais au sud de Saint-Quentin ; nous allons donc probablement boucher la brèche.

En effet, après avoir cantonné le 23 dans la région Hartenne et Chaudun, le 24, dans celle d'Attichy et Berneuil, le 25, au matin, le régiment reçoit l'ordre de rejoindre rapidement l'infanterie de la D.I., engagée depuis la veille sur le front Ercheux-Libermont-Freniches. Le lieutenant-colonel Tisserand devance le régiment et reconnaît à l'est de Beaulieu, près du canal Crozat, les positions indiquées par le colonel Lips commandant l'A.D., mais lorsque les batteries arrivent, après avoir l'ait une marche de 60 kilom., les Boches bordent le canal. Les positions reconnues ne pouvant plus être occupées, les batteriesvont s'établir à l'est de Margny-aux-Cerises ; les liaisons sont aussitôt assurées avec notre infanterie, quireçoit l'appui de notre feu vers 16 heures. Mais l'ennemi, qui a sur nous une supériorité numérique écrasante, continue à attaquer vigoureusement ; le sous-lieutenant Farcet, avec son détachement de téléphonistes, reste à Beaulieu, qui est évacué par notre infanterie, et envoie jusqu'à la dernière minute des renseignements aux batteries pour raccourcir leurs barrages : il ne se retire qu'au moment où il voit les fantassins allemands à quelques mètres de lui, eu rend compte par téléphone et n'échappe aux Boches avec son détachement que par sa présence d'esprit et son sang-froid. Le régiment reçoit l'ordre de l'A. D. d'occuper pendant la nuit des positions de repli vers Avricourt. Le mouvement commence eny conduisant d'abord, avec les avant-trains, du 3e groupe, les canons de 75 du groupe porté 1/226 du commandant Gillet, qui est venu renforcer l'A.C.D. 62 ; puis les trois groupes du régiment sont dirigés vers l'arrière ; les dernières batteries : 21e, capitaine Béliard, et 27e, commandée provisoirement par le lieutenant Montfort, quittent leur position au moment où on entend dans la nuit les cris des Boches qui approchent.

Il est environ 2 heures du matin : les groupes commencent à mettre en batterie près d'Avricourt ; à ce moment arrive le lieutenant-colonel de Montenon, commandant le 307e R.I., avec les derniers éléments de son régiment qui se replie sur Amy. Le lieutenant-colonel Tisserand lui demande de tenir sur place encore quelques instants pour permettre aux batteries de se retirer. Le sous-lieutenant Legros, de la 26e batterie, avec quelques volontaires, sous-officiers et brigadiers montés, est envoyé sur la route de Noyon pour rechercher le contact de l'ennemi et prévenir les batteries de la direction d'arrivée des Boches.

Les trois groupes, qui n'ont plus d'infanterie devant eux, se retirent en direction de Crapaumesnil. Le capitaine Radigue, de l'état-major du régiment, reçoit la difficile mission d'enlever les canons du groupe porté Gillet avec des avant-trains prélevés sur les 2e et 3e groupes ; le maréchal des logis Montet, de la 28e batterie, se signale par son activité dans cette opération : au petit jour, toutes les batteries arrivent sur la route Crapaumesnil-Lassigny, déjà encombrée par des convois hippomobiles et automobiles et par l'artillerie anglaise qui marche en sens inverse. D'anciennes tranchées et des réseaux de fil de fer bordant la route de chaque côté empêchent de déboiter ; la circulation est interrompue ; chacun doit rester où il se trouve ; des mesures énergiques sont prises par les officiers du 221e qui arrivent, après deux heures d'effort, à rétablir la circulation.

Les trois groupes du régiment prennent position à l'est de Carny vers nos anciennes tranchées de première ligne. Chacun des groupes reçoit les canons d'une des batteries du groupe porté avec mission d'en assurer le transport ; nos batteries commencent à battre tous les débouchés entre Candor et Amy et contribuent à repousser plusieurs attaques de l'ennemi sur Fresnières et la Polière ; nos tirs doivent être efficaces car les commandants de batterie voient parfaitement les objectifs tout en commandant le feu à la voix. Le général Margot, commandant la D.I. vient dans les batteries encourager et féliciter les artilleurs. A la fin de la journée, le colonel Lips, commandant l'A.D., qui est resté en permanence au poste d'observation de l'A.C.D., donne l'ordre de retirer un peu en arrière les batteries qui se trouvent à hauteur de notre infanterie par suite de la perte de Fresnières.

Le groupe Renard s'établit au nord-est de la ferme de Canny, le groupe Maréchal est à sa droite et le groupe Favre au sud de Canny, près de la route Lassigny-Roye-sur-Matz. Les groupes Renard et Maréchal subissent à partir de 20 heures, un bombardement continu d'obus de gros calibre, observé et réglé d'une saucisse rapprochée, qui nous voit parfaitement ; mais nos batteries continuent à tirer jusqu'au moment où les Boches arrivent à la lisière sud du bois des Loges ; les groupes Renard et Maréchal doivent alors être retirés pour ne pas être pris. Le repli sous le feu de l'artillerie ennemie s'exécute difficilement ; à la 24e batterie, commandée par le lieutenant Bonnefond, le maréchal des logis Pouget fait preuve d'énergie pour enlever les canons ; à la 25e batterie, commandée provisoirement par le lieutenant Pastre, les conducteurs Goursolat, Bourbon et Bonnet ramènent partrois fois leur avant-train dont les chevaux effrayés par l'éclatement des obus s'emballent vers l'arrière ; le maréchal des logis Dumont et le maître pointeur Lagrave donnent l'exemple d'une belle crânerie. A la26e batterie le repli est plus difficile à exécuter ; au moment où celte batterie tire les dernières cartouches qui lui restent, un obus de 210 tombe sur son 2e canon, le brise et met hors de combat le peloton de pièce. (Le maréchal des logis Charpeix n'est que grièvement blessé ainsi que les servants Morlon et Carreau.). Le bombardement continue, bien réglé, à cadence lente et régulière ; la batterie n'a plus de munitions ; le personnel s'abrite tant bien que mal, mais comme l'infanterie ennemie serapproche, le capitaine Pozzy décide de sauver coûte que coûte ses trois canons ; il ordonne d'amener les avant-trains un par un entre les rafales ; le sous-lieutenant Dupuy fait exécuter le mouvement. A son commandement, un avant-train arrive au galop, deux servants sortent précipitamment de leurs trous, accrochent le canon qui est enlevé à toute allure, et lorsque la rafale suivante est tombée, un autre avant-train exécute le même mouvement. Le maréchal des logis Labat et le conducteur Savy montrentbeaucoup de courage en cette circonstance ; les brancardiers de la batterie parviennent au prix d'efforts inouïs à sauver tous les blessés.

Le groupe Maréchal met en batterie à 23 heures entre les Granges et la station de Roye-sur-Matz ; le groupe Renard prend position près de la voie ferrée à Manceau ; le groupe Favre s'établit au petit jour à la sortie sud-est de La Berlière. Les canons du groupe porté Gillet sont rassemblés et mis en batterie à La Berlière ; leur déplacement depuis le début du repli a imposé au personnel et aux chevaux du 221e une fatigue supplémentaire énorme et une gêne considérable pendant l'exécution des marches, mais le régiment se trouve récompensé par la satisfaction d'avoir sauvé ce matériel.

C'est sur ces positions que l'ennemi nous trouve le 27 au matin, quand il prononce une attaque générale qui lui permet de s'emparer à notre gauche de Piennes, Romaugies et Bus : sur le front de notre

D.I. il échoue à Canny, mais il pénètre dans Conchy-les-Pots où les P. C. de notre D. I. et de notre A. C. D. qui viennent d'arriver, doivent être reportés à droite, en avant du groupe Maréchal, près de la station de Roye-sur-Matz. Le colonel Serrigny, commandant notre D.I, prescrit d'exécuter une contre-attaque à 18 heures ; mais au moment de commencer le tir de préparation, on voit du P. C. de l'A. C. D. notre infanterie se replier et descendre des hauteurs Est de Conchy-les-Pots, talonnée par les Boches ; ceux-ci lancent des fusées orange pour indiquer leur avance à leur artillerie qui allonge son tir. Les groupes Maréchal et Renard voient parfaitement ce mouvement ; ils exécutent à faible distance un barrage très dense, bien réglé, qui arrête la progression de l'ennemi. La nuit est venue, il ne reste plus un seul obus dans les coffres, notre infanterie s'est établie à hauteur de nos batteries, alors les 2e et 3e groupes se replient au pas sous la direction du lieutenant-colonel Tisserand, pour occuper deux nouvelles positions un peu plus en arrière, pendant que le groupe Favre assure le barrage. Le groupe Renard met en batterie au nord du Haut-Matz, le groupe Maréchal, à la lisière est du parc du château d'Orvillers-Sorel. Au cours de cette journée, le brigadier brancardier Henry, du 3e groupe, les brancardiers Simbille, de la 27e et Boutte, de la 29e, ont montré le plus grand mépris du danger sous le feu, en abritant et soignant les blessés. Le maréchal des logis chef Mallet, de la 29e batterie, maintient par son calme et son sang-froid l'ordre dans son groupe d'avant-trains qui est bombardé.

Depuis les premiers jours, le ravitaillement en munitions sur le front anglais est très difficile ; il faut accomplir des prodiges pour que les batteries ne manquent pas d'obus. Les C. R. des groupes vont encore jusqu'au Ployron remplir leurs coffres ; c'est 35 kilomètres aller et retour à chaque voyage ; dès que les caissons arrivent aux batteries ils sont déchargés et attelés immédiatement avec d'autres chevaux qui refont aussitôt le même trajet ; les caissons font la navette en permanence de jour et de nuit ; ils réussissent à faire jusqu'à 4 voyages en 24 heures. Le capitaine Bajavon, les lieutenants Frichou et Fayette, qui commandent les C. R., ainsi que les gradés et les conducteurs de ces unités, fournissent un effort considérable ; heureusement les camions-autos commencent à leur venir en aide, car la consommation des munitions devient très grande.

Le 28, l'ennemi continue ses violentes attaques ; nos batteries exécutent de nombreux tirs de barrage demandés par notre infanterie. A 13 heures, les Boches débouchent de Conchy-les-Pots ; quelques instants après le groupe Maréchal doit prêter son appui à la D. I. à sa gauche, qui est obligée de céder le terrain pas à pas ; les balles de mitrailleuses commencent à tomber sur les batteries du groupe, dont la situation devient critique ; le motocycliste Bonnet, de l'état-major du régiment, traverse heureusement un barrage d'obus de gros calibre pour porter un ordre urgent ; à 15 heures, notre contre-attaque à gauche parvient à reprendre la partie sud de Conchy-les-Pots ; toute la nuit, le chef d'escadron Favre, qui commande provisoirement le régiment, fait intensifier les tirs de protection suivant les demandes de l'infanterie harcelée par les reconnaissances ennemies.

Le 29, la 3e armée (général Humbert) exécute une attaque générale ; la 62e D. I., à la droite, doit servir de pivot et s'emparer des hauteurs au nord-est de Conchy-les-Pots. Après une courte préparation d'artillerie, les zouaves qui sont prêtés à notre D.I. s'emparent de leurs objectifs, mais la 38e D. I. à notre gauche n'a pas pu progresser. Notre infanterie doit rectifier son front. Les prisonniers que nous avons faits nous apprennent que la 5e division de la garde prussienne vient d'arriver devant nous ; c'est une attaque ennemie certaine pour le lendemain ; il faut à tout prix la faire échouer. A cet effet, les batteries du régiment exécutent pendant toute la nuit de violents tirs de concentration et d'interdiction sur le bois des Loges ou est signalée la D. I. ennemie, sur tous les débouchés des chemins, routes et pistes permettant aux grenadiers de la garde de se porter en première ligne. Les neuf batteries du régiment tirent en même temps le plus rapidement possible 5 coups par pièce sur hausses échelonnées et, en moins de 10 secondes, 180 obus s'abattent dans la zone de terrain choisie qui a environ 300 mètres de large sur 200 de profondeur ; ces tirs sont répétés à des intervalles de temps très variables et entre chaque tir le feu continue lentement, coup par coup ou par rafales. Nous avons eu, en effet, le flair de l'artilleur, car le 30, à 7 heures, la préparation d'artillerie ennemie commence. Nous ripostons immédiatement par une contre-préparation très énergique ; à 7 h. 30 l'infanterie ennemie attaque ; elle

s'empare à notre droite de Plessier-de-Roye et à notre gauche bouscule notre 38e D. I. ; tandis que la 5e D. I. de la garde, qui a dû être fortement éprouvée par nos tirs delà nuit, et notre violente contre-préparation, est complètement arrêtée par notre infanterie bien soutenue par nos tirs de barrage. Tous ses efforts pour s'emparer de Roye-sur-Matz, pivot de la défense de la 62e D. I., sont brisés. Notre résistance permet à la 77e D.I, qui est à notre droite, de contre-attaquer et de reprendre le Plessier-de- Roye, ou elle fait 800 prisonniers ; on trouve sur leurs officiers les ordres d'attaque prescrivant à la 5e D.I. de la garde d'enlever Roye-sur-Matz, de s'emparer de Bayencourt, c'est-à-dire de faire une avanced'au moins 7 kilomètres dans nos lignes. A la suite de la capture de ce document, le 221e est félicité par le général commandant notre D.I, pour avoir contribué à briser par ses tirs l'attaque de la garde allemande.

Mais à notre gauche, les Boches continuent à progresser ; l'infanterie de notre D. I. doit faire un crochet défensif pour couvrir sa gauche ; ce mouvement laisse entre notre première ligne et la ligne ennemie le groupe Maréchal, qui a reçu l'ordre de ne pas quitter ses positions. Il est 13 heures, les Allemands pénètrent dans Orvillers-Sorel ; les batteries Locherer, Cleenewerck et Mosnier, qui sont à lalisière du village, se trouvent dans une situation très critique. Le lieutenant-colonel Tisserand, qui commande provisoirement l'A. D., passe dans les batteries et donne l'ordre de rester sur place coûte que coûte, en quelques mots il exhorte chacun à faire son devoir jusqu'à la dernière extrémité ; on comprendle sacrifice demandé. En ce moment angoissant les officiers et les canonniers sont tous à leur poste, prêts à exécuter le tir à courte distance contre l'infanterie ; les grenades incendiaires sont préparées pour mettre les canons hors de service si cela devient nécessaire ; ceux qui ont vécu cette heure tragique s'en souviendront toujours avec une poignante émotion. Peu de temps après, une section d'infanterie apparaît, amenée par notre lieutenant-colonel ; elle se porte en avant de nos batteries. C'est l'avant- garde d'un bataillon qui vient d'arriver en camions-autos ; nos fantassins refoulent les Boches etréoccupent le village d'Orvillers-Sorel. Nos batteries ne risquent plus d'être prises par l'ennemi.

Pendant ces dures journées, nos détachements de liaison auprès de l'infanterie se surpassent pour tenir, minute par minute, notre artillerie au courant des attaques ennemies, ils provoquent à temps l'exécution de nombreux tirs d'appui importants pour notre infanterie. Le sous-lieutenant Marmisse fait des reconnaissances hardies. Les sous-lieutenants Fabre et Bouscary remplissent leur mission sous des bombardements violents qui détruisent à chaque instant leurs lignes téléphoniques, celles-ci sont aussitôt réparées malgré le danger, par les équipes du 2e groupe dans lesquelles se signalent particulièrement les téléphonistes Couprie, Murat et Ratinet. Le détachement du 3e groupe commandé alternativement par les sous-lieutenants d'Auzac de la Martinie et Duplouy, bien secondés par les maréchaux des logis Lesme (27e), Lantuejoul (28e), Couttière et Chouvy (29e), opère dans une zone des plus dangereuses. Les transmissions par téléphone, souvent impossibles, sont faites par les cyclistes Tpurnade (27e), Sauzedde et Lamarsande (28e), qui s'exposent volontairement à plusieurs reprises sousle feu de l'artillerie pour porter à leur groupe des renseignements importants. Au P. C. du régiment, les lignes sont également coupées à chaque instant par les obus ; le maréchal des logis Maisonneuve, toujours impassible sous l'éclatement des grosses marmites, avec les téléphonistes Doche, Darraut, Lacombe et Gayet, parviennent, à force de courage et d'énergie, à maintenir constamment les communications. On ne saurait trop admirer tous les téléphonistes du régiment en cette circonstance. C'est grâce à leur esprit de devoir, leur dévouement et leur bravoure que des tirs de protection, ayant eu une très grande influence pour briser des attaques ennemies, ont pu être exécutés à l'endroit précis et en temps voulu.

Le 31 mars, la D.I. qui est à notre gauche attaque et gagne du terrain ; l'offensive allemande est maintenant complètement brisée.

Cette série de rudes combats vaut à notre D. I. une belle citation à l'ordre du 2e corps de cavalerie.

Le front se stabilise ; les Boches mettent en ligne une nombreuse artillerie pour riposter à la nôtre qui intensifie de plus en plus ses tirs. Les batteries du 1er groupe subissent alors sans arrêt des bombardements violents où l'hypérite n'est pas ménagée.

Le chef d'escadron Favre, toujours soucieux d'obtenir des tirs précis de ses batteries et de donner à l'infanterie en ligne l'appui efficace de ses canons, arrive, à force de patiente énergie et en payant sans cesse de sa personne, à assurer, dans des conditions extrêmement difficiles, le fonctionnement de son service d'observation et de liaison. Les lignes téléphoniques coupées à chaque minute sont aussitôt réparées par les téléphonistes, qui montrent sous les bombardements un esprit de sacrifice au-dessus de tout éloge. L'équipe du groupe commandée par le maréchal des logis Penot dont presque tout le personnel est hors de combat, est citée à l'ordre de la D. I. A l'observatoire du groupe le lieutenant Tracard règle ses tirs avec un calme surprenant, pendant que les obus tombent autour de lui. Aux batteries les actes de courage ne se comptent plus. A la 23e, c'est l'aspirant Delmas qui maintient sa section en action pendant que la batterie est couverte d'obus ; plus tard, les maîtres pointeurs Chemartin et Goursaut refusent de s'abriter pour continuer le tir commencé. A la 21e, le maître pointeur Valade exécute seul un tir de harcèlement sous un marmitage impressionnant. Le médecin-major Sezalory, d'undévouement inlassable, est toujours sur pied pour soigner les blessés.

Des avions ennemis viennent, tous les matins, au lever du jour, bombarder les batteries des groupes Renard et Maréchal ; le mitrailleur Peyroux, de la 24e batterie, quoique blessé à son poste de combat continue à tirer et force un avion à atterrir en touchant le pilote au visage ; l'avion et l'observateur sont capturés en bon état. Aux échelons, l'adjudant Montagnac fait preuve d'un calme courage ; les conducteurs Montaselat et Sourdeix, de la 22e batterie, qui ont leurs chevaux tués sous eux, emportent bravement leur harnachement sous le bombardement.

Quel rude effort ! Mais quelle récompense ! Le 20 avril, tandis que le train emporte le 221e vers les Vosges, nous constatons avec satisfaction, en lisant les journaux, que le secteur que nous avons défendu forme encore un saillant dans les lignes boches. La 62e D.I. a bien tenu.

Secteur de Saint-Dié. — Saint-Dié ! Raon-l'Etape ! Moyen-moutiers ! Denipaire ! Robache ! l'Ormont ! Remomeix ! Voilà les sites charmants où les divers éléments du régiment vont passer les mois de mai, juin, juillet. Cette partie du front est un coin privilégié. Une indulgence réciproque permet à la population civile l'accès des villages rapprochés des lignes et le secteur y gagne en gaieté.

Quelques coups de main, dans la zone du Ban-de-Sapt, de la mère Henry et de Frapelle, entretiennent le mordant de l'infanterie. L'artillerie se livre, sur le dos des Boches, à l'étude des nouvelles méthodes de réglage. Le 17 mai, le sous-lieutenant Dulmet, qui est à l'observatoire du Pigeonnier, près de Bonipaire, aperçoit au nord de Provenchères des autos-canons qui tirent sur un de nos avions, il déclanche aussitôt le tir de sa batterie et met un auto-canon hors de service.

Et si, pendant la semaine, une de nos batteries a été un peu marmitée, le gracieux spectacle du riant paysage qui nous entoure efface bien vite tous les mauvais souvenirs.

Cependant le dernier mois de notre séjour est obscurci par le nouveau succès allemand sur le Chemin des Dames et par la menace qui pèse sur Paris.

Le 15 juillet, les journaux nous apprennent enfin que nos ennemis viennent de subir un gros échec sur la Marne et en Champagne. La partie qui se joue là-bas nous passionne ; nous la suivons avec une attention impatiente. Mais notre curiosité sera bientôt satisfaite : après un rapide voyage en chemin de fer, du 21 au 22 juillet, nous débarquons dans la région de Nanteuil-le-Haudouin pour devenir lesacteurs de la série de grands combats qui vont conduire les armées alliées à la victoire.

Combats offensifs de juillet-novembre 1918. Marches d'approche. — Du 22 au 27 juillet, la 62e D. I. reste en arrière de la ligne de feu, se déplaçant chaque nuit pour suivre la progression française.

Pour la troisième fois, depuis le début de la guerre, nous allons être engagés dans la bataille sur un terrain arraché à l'ennemi. Dammard, la ferme Lessart, Neuilly-Saint-Front, le bois des Bonnes

évoquent à chacun de nous, par leurs ruines encore fumantes, des combats récents, les cadavres et les débris des colonnes allemandes jonchant encore les routes.

Combats de l'Ourcq. — Ces marches lentes nous conduisent, le 27 au soir, dans le bois de la Tournelle, où flotte une odeur écœurante de cadavres : par une nuit noire nous cheminons dans le bois sur des pistes boueuses parfaitement jalonnées par le sous-lieutenant Hetzler avec les éclaireurs du 1er groupe ; la marche est pénible et lente. Enfin, vers 6 heures, le 28, nous atteignons la lisière nord dubois et les 1er, 3e et 2e groupes s'étalent successivement en batterie de gauche à droite, en arrière de Villeneuve-sur-Fère, pour appuyer la marche en avant de notre infanterie.

Le 338e R.I., colonel Blavier, arrivé au petit jour au bord de l'Ourcq, y est accueilli par de violents feux de mitrailleuses, l'intervention de nos batteries devient nécessaire pour continuer la progression. Après une courte préparation d'artillerie, notre infanterie s'empare de quelques maisons de Fère-en- Tardenois, et pendant le reste de la journée et toute la nuit, elle doit se battre dans les rues et enlever maison par maison ; les Boches se défendent avec une opiniâtreté digne d'admiration ; mais nos fantassins ont un mordant irrésistible ; leur esprit offensif est encore exalté par la présence en première ligne du colonel de leur régiment et du colonel Colin, commandant l'I.D., qui ont porté leur P C. à côté de ceux des chefs de bataillon pour bien indiquer notre volonté de pousser en avant. Malgré, les violentes contre-attaques des Boches, nos attaques se succèdent sans arrêt pendant trois jours, appuyées par les tirs précis de nos batteries. La cote 184, la ferme Cayenne, le bois ovale, où se cramponne désespérément l'ennemi, sont conquis de haute lutte par le 279e R.I., lieutenant-colonel Boisselet. De l'observatoire du 2e groupe, établi dans un champ de blé, près de Villemoyenne, d'où on voit bien le terrain, depuis Nesles jusqu'à Saponay, le capitaine Bonnefond envoie des renseignements précieux sur les mouvements de l'ennemi et exécute avec à propos plusieurs tirs bien réglés sur des objectifs fugitifs importants ; l'observatoire, où il n'existe aucun abri, reçoit de nombreux bombardements d'obus de tous calibres, explosifs, toxiques et fusants ; il est même attaqué à la mitrailleuse par avion de chasse, mais à aucun moment les occupants ne quittent ce poste si dangereux, où le lieutenant Hugues fait preuve d'un grand courage. Le téléphoniste Coinbarel, de la 24e, assure le fonctionnement de la ligne en s'exposant à chaque instant avec une belle crânerie.

L'artillerie allemande, qui exécute des tirs d'interdiction très denses de jour et de nuit, coupe à chaque minute toutes les lignes téléphoniques reliant l'arrière à l'avant; il faut à tout prix maintenir en état de fonctionner celle qui va de nos batteries à l'infanterie ; les téléphonistes du régiment y parviennent au prix de lourdes pertes en s'exposant volontairement pour assurer la transmission rapide des renseignements importants ; c'est grâce à leur dévouement que l'état-major de la D.I. peut, pendant toute une journée, communiquer rapidement avec l'infanterie, les autres lignes étant hachées par le bombardement. Le travail exécuté par les téléphonistes d'artillerie ne sera jamais assez mis en évidence, les services rendus par ces braves sont inappréciables. Hélas ! Trop nombreux sont ceux qui ont payé chèrement la besogne presque obscure qu'ils accomplissaient. Le téléphoniste Dupuy, 23e, qui répare onze fois de suite une ligne, est blessé à la douzième opération ; il chante, pendant qu'on l'évacue. Le brigadier Peyraud et le téléphoniste Lancelle, du 1er groupe, le maréchal des logis Doucet, les téléphonistes Cerberat, du 2e groupe, et Faure, du 3e groupe donnent de beaux exemples de courage. Les maréchaux des logis Caillez, et Monlelelant, 24e, le brigadier Sauzède, de la 28e batterie,se distinguent comme agents de liaison auprès de l'infanterie. Le maître pointeur Durand, de la 24e batterie, blessé, reste à son poste de combat et le brancardier Dubernard, de la 25e, va porter secours sous le feu à des blessés d'une autre batterie. La mort du sous-lieutenant Lerches à son poste de combat attriste profondément tous ceux qui le connaissaient.

Combats sur la Vesle. — L'ennemi, qui s'accroche désespérément au terrain, est incapable de résister plus longtemps à nos assauts répétés ; il doit se replier vers le nord, poursuivi vigoureusement par le 307e R.I., lieutenant-colonel Tourlet. Le 2 août, avance générale, le chef d'escadron Favre fait

traverser l'Ourcq à son groupe et met en batterie au sud-ouest de Seringes; il y est rejoint peu après par le groupe Renard, qui vient s'établir à ses côtés, pendant que le groupe Maréchal continue de tirer. Lorsque les 1er et 2e groupes sont installés, le chef d'escadron Maréchal va mettre son groupe en batterieplus avant, près de la ferme du Donjon, où il arrive vers 17 heures, et les quelques rafales de 75 qu'il envoie apprennent à nos fantassins que leurs artilleurs ne les ont pas perdus de vue et qu'ils sont tout près d'eux. Les succès continuent ; notre première ligne atteint la Vesle, le 3 à la tombée de la nuit. Le passage de cette rivière rencontre de grosses difficultés ; quelques sections d'infanterie parviennent à s'établir sur la rive nord pendant la nuit, mais leur situation reste bien précaire.

Le 3 au malin, c'est le groupe Renard qui se porte le premier en avant pour occuper une position à 700 mètres au sud-ouest de Bruys, puis le groupe Maréchal s'installe peu après au nord de la ferme Mottin et le groupe Favre vient s'établir à proximité de Bruys, où est le P. C. du régiment. On découvre dans toutes les caves de ce village des charges importantes de cheddite amorcées avec des détonateurs électriques reliés par fil à un poste central pouvant être actionné par T. S. F. ; heureusement, les pionniers du 307e R.I, aidés par nos artilleurs, détruisent à temps ce dispositif ingénieux qui devait faire sauter d'un seul coup tout le village.

C'est en surmontant de grandes difficultés fine le 221e peut suivre son infanterie et maintenir la liaison intime des deux armes. Fidèle à ses habitudes, le Boche a multiplié les destructions en seretirant, mais aucun obstacle n'arrête les batteries, dont le personnel se dépense sans compter et arrive à exécuter les changements de positions dans le temps prévu. La traversée de l'Ourcq et de Fère-en- Tardenois, sous un harcèlement d'obus de 130, est particulièrement laborieuse et pénible.

Pendant notre progression, toutes les horreurs du champ de bataille s'étalent à nos yeux. Les Allemands, dans leur retraite précipitée, n'ont pas eu le temps d'enlever leurs morts ; sur certains points, ce sont nos tirs de harcèlement qui leur ont rendu ce travail impossible ; des cadavres déjà en décomposition dégagent une odeur infecte qui prend à la gorge ; des débris nombreux d'équipement et de matériel, des casques, des armes jonchent les routes et les champs ; des munitions de toutes sortes en quantités considérables sont abandonnées; on rencontre surtout des chevaux morts en grand nombre, gonflés ou déchiquetés, environnés de millions de mouches qui viennent se poser sur nos visages ànotre passage ; la chaleur lourde du mois d'août rend encore ce spectacle plus écœurant.

Le 4 et le 5, après des combats acharnés, notre infanterie élargit un peu ses positions au-delà de la rivière ; mais nos voisins de gauche et les Américains, nos voisins de droite, ne peuvent se maintenir sur la rive nord ; le 5 au soir, notre D.I. est la seule qui tient une tête de pont sur la Vesle.

Les sous-lieutenants Duplouy et Quentin, avec les maréchaux des logis Lagrange et Lantuéjoul, de la 27e, les brigadiers Mestre, 27e, et Duret, 29e, se font remarquer par leur entrain et leur courage en assurant la liaison avec l'infanterie. Le père Duval, de la 21e, le doyen des canonniers du régiment, est blessé grièvement ; ; ce vieux brave de la classe 1893, qui est à la batterie depuis le début de la guerre, n'a pas voulu être classé dans les services de l'arrière.

Le 5 août, le groupe d'avant-trains de la 21e batterie est pris sous un bombardement intense, qui tue une vingtaine de chevaux ; l'adjudant Chatard, avec un grand sang-froid, prend des dispositions heureuses pour éviter de plus grandes pertes.

Du 6 au 12, des combats violents se succèdent presque sans interruption ; les Boches veulent à tout prix nous rejeter au sud de la rivière, et nous nous voulons conserver nos positions. Les batteries du régiment sont portées un peu en avant, afin que leur action soit plus efficace. Le groupe Renard s'établit à l'ouest de Tannières, le groupe Favre et le groupe Maréchal dans le ravin au sud de Mont-Notre- Dame. Toute la journée nos batteries, qui viennent d'être renforcées par celles du 217e R. A. C, exécutent de nombreux tirs pour appuyer les attaques de nos braves fantassins ou les aider à repousser les contre-attaques allemandes ; pendant la nuit c'est le harcèlement continu et les tirs d'interdiction qui nous occupent ; mais l'artillerie lourde ennemie se renforce, elle bombarde presque sans arrêt nos batteries établies en plein champ sans abri, qui subissent des pertes sérieuses, surtout en chevaux. Un endroit où il n'est pas prudent de séjourner, c'est l'observatoire de Mont-Notre-Dame, d'où on a de

bonnes vues sur tout le terrain des attaques ; il est tout à côté du P. C. de l'I.D. ; il reçoit à chaque instant des coups isolés et des rafales fusantes ou perçutantes. Un obus de gros calibre, qui tombe le 10 août sur l'observatoire, épargne miraculeusement le général Girard, commandant notre D. I., et le colonel Colin, commandant l'I. D., tandis qu'à leurs côtés trois observateurs d'artillerie : les aspirants Géraud et Gregg, du 3e groupe, sont grièvement blessés et le lieutenant Fabre, du 2e groupe, blessé légèrement ; le jour précédent le lieutenant Subervie de l'état-major du régiment, avait été blessé au visage à Mont-Notre-Dame, en prenant son poste de liaison.

Ces glorieuses et dures journées valent au 221e la belle citation suivante, à l'ordre de la 62e D. I. : « Magnifique régiment, aussi remarquable par sa tenue et son esprit de discipline que par son habileté manœuvrière, la précision de ses tirs, el l'abnégation avec laquelle il prête en toutes circonstances son appui à l'infanterie. Sous l'habile direction de son chef, le lieutenant-colonel Tisserand, vient de se signaler à nouveau d'une façon toute particulière, au cours des opérations offensives de, la D.I. du 28 juillet au 12 août 1918. »

Les détachements de liaison (éclaireurs et téléphonistes) peuvent encore revendiquer une large part dans la brillante conduite du régiment ; des pertes importantes ont éclairci les rangs de ces braves. Au premier groupe, le sous-lieutenant Louis David, qui s'est rendu très populaire auprès de l'infanterie par sa brillante conduite dans plusieurs combats, bien secondé par les maréchaux des logis Hertel, 22e, et Lajudie, 23e, assurent une liaison parfaite ; les téléphonistes Trivier, Coulaud et Vaissade, 22e, Dorie, 23, se signalent tout particulièrement en réparant les lignes sous les obus. Au 2e groupe, c'est le sous-lieutenant Bouscary, avec les maréchaux des logis Cornut, de la 24e, et Glaveroly, de la 25e, le brigadier Andrieu, 25e, les téléphonistes Capdecamp, 24e et Poineau,26e, qui fout preuve de courage pour remplir leur mission ; les cyclistes Tlifon, 2e groupe, et Chaudordy, 3e groupe font la navette entre l'état-major du régiment et leur groupe, traversant heureusement, à plusieurs reprises, des zones très bombardées. Aux batteries, la 2e pièce de la 21e, commandée par le maréchal des logis Geneste, est citée à l'ordre de la D. I. pour sa belle attitude sous le feu ; le brancardier Lepetit, de la même batterie, est d'un dévouement admirable pour abriter les blessés. A la 22e, le maître pointeur Faure, blessé, ne veut pas se laisser évacuer avant d'avoir achevé le tir qu'il a commencé. Le maître pointeur Bonnetblancmérite une citation ainsi que le maréchal des logis Defaye et le brigadier Morlon de la 26e, le brigadier Seauviot 25e, le maréchal des logis Thiers, le maître pointeur Martel, les canonniers Condatyet, Ceribat, 27e, le maréchal des logis Maisonneuve, 29e, les conducteurs Delalande, 2e C.R., Lascaux, Chrétien et Brandon, 28e, Durand et Magnin, 29e.

Le 12 août, notre infanterie est relevée ; elle cède la partie droite de son front aux Américains que nos batteries appuyent pendant deux jours ; le 13, la 27e batterie est bombardée de nuit par avions, au moment où elle arrive sur une nouvelle position. Le maréchal des logis Lapara, quoique blessé, et dont le peloton de pièce a été fortement éprouvé, fait preuve d'un beau dévouement pour soigner les blessés avec le brigadier Mayan.

Le 15 août, nos batteries sont relevées par celles du 232e R.A.C. ; il faut manœuvrer habilement pour quitter la souricière du ravin du Mont-Notre-Dame, où les batteries Bonnefond, 24e, et Locherer, 27e, ont été particulièrement éprouvées ; cette dernière a perdu en une seule nuit plus du tiers de ses servants.

De l'autre côté de la voie ferrée, au 2e groupe, la 26e batterie est soumise à un bombardement très dense d'obus à gaz, au moment où les avant-trains arrivent sur la position. Le lieutenant Cruse,commandant la batterie, inspire à tous la confiance par son calme ; le 1er conducteur Ballet vient très crânement, à travers les éclatements d'obus, enlever son canon.

Caractères généraux des combats du Tardenois.— Les combats que nous venons de livrer (juillet-août) présentent un aspect absolument nouveau pour nous.

C'est la véritable guerre de mouvement.

Mais elle diffère de celle de 1914 par l'accumulation réciproque du matériel, par la densité des tirs et par le fonctionnement des liaisons. Elle diffère également de la période mars 1918, d'abord par son allure nettement offensive, ensuite par la précision des ordres et des renseignements sur l'ennemi, enfin par son caractère plus meurtrier.

Jamais, peut-être, il n'avait été donné à notre D. I. de montrer une ardeur si renouvelée dans l'attaque et de rencontrer une opiniâtreté aussi soutenue chez l'adversaire.

Pendant la progression, nos batteries ont toujours réussi à donner à notre infanterie un appui soutenu et efficace ; les groupes ont été portés successivement en avant de manière qu'un ou deux groupes sur trois soient toujours en état de tirer ; leurs déplacements ont pu être exécutés dans le temps voulu, malgré les destructions et les obstacles qui ont été assez rapidement franchis, grâce à l'allant dupersonnel. Les tirs ont été précis, bien réglés par les commandants de batteries et les lieutenants de tir, qui n'ont jamais hésité, pour mieux voir les objectifs, à se porter jusque dans les premières lignes ou à établir des observatoires avancés en des points dangereux. Il est vrai que les batteries ont été secondées par un service de liaison et de surveillance de champ de bataille hors de pair, qui leur signalait quelquefois les besoins de la première ligne avant que celle-ci les eût formulés. Les téléphonistes, cyclistes et autres agents de transmission ont assuré leur service avec un courage qui a fait l'admiration de tous ceux qui les ont vus à l'œuvre.

Repos après la Bataille. — Du 17 au 23 août, le régiment est au repos, les 1e et 2e groupes à Villiers-sur-Marne, le 3e groupe à Domptin. Le 24 août, le régiment se rapproche du front ; il cantonne dans la région de Beuvardes, où l'instruction du personnel est reprise. Des équipes d'ouvriers d'art sont constituées pour réparer les maisons les moins détruites et des corvées l'ont de la récupération de munitions. Cette période de détente est bien nécessaire pour nous remettre du rude effort qui vient de nous être demandé.

Combats sur l'Aisne. — Nous voici aux premiers jours de septembre. Le front allemand craque de toutes parts sons la pression continue des Alliés. De dures journées nous attendent encore, mais déjà la victoire est en vue. Encore un effort, canonniers du 221e, car vous serez de la fête jusqu'au bout !

Dans les journées des 6 et 7 septembre, la 62e D.I., malgré ses effectifs réduits, augmentés de maigres renforts, va remplacer la 28e D. I. américaine au nord-est de Fisme.

Les Américains, qui viennent de franchir la Vesle, n'ont pu atteindre leurs objectifs ; ils sont arrêtés par la 4e D. I. de la garde prussienne ; c'est nous qui devons briser la résistance et continuer la progression. Les batteries d'accompagnement américaines du 107e régiment, portées en avant au début de l'attaque, à Bastieux et Courlandon, sont maintenant bien en flèche, trop près des premières lignes etdominées par les hauteurs de Pévy et Prouilly restées au pouvoir des Boches ; de cette direction, les batteries américaines reçoivent des obus qui leur arrivent dans le dos ; leurs positions sont devenues intenables ; pourtant nous allons les occuper.

Le groupe Favre s'installe près de Villelte, les deux autres passent la Vesle : le groupe Renard, occupant les positions de Courlandon et le groupe Maréchal, celles de Baslieux. Une relève est toujours chose délicate, mais celle-ci est terrible. Les batteries s'approchent du champ de bataille par la plus noire des nuits d'orage. Les Boches, qui ont flairé le mouvement, battent les routes, les ponts, les ravins. Nos colonnes se dirigeant, à la lueur des éclairs, suivent lentement les guides qui souvent s'arrêtent, hésitant, ne retrouvant plus leur chemin dans l'obscurité ; les chevaux sont si fatigués qu'il faut en attelerune dizaine à chaque canon. Enfin nous voici arrivés et une installation difficile commence, La mise en direction des pièces est longue et pénible car le bombardement a détruit la plupart des jalons. Tout le personnel est accablé de fatigue.

Le 8, au petit jour, notre infanterie commence à attaquer, la relève devant s'effectuer comme une manœuvre de dépassement de ligne, notre gauche réalise d'abord une progression sensible ; mais notre droite est contenue par les mitrailleuses ennemies. Vers 12 heures nous subissons une violente contre-attaque, qui fait, fléchir notre centre ; dans la soirée, nous reprenons le mouvement en avant. Nos batteries, bien approvisionnées, appuient par des tirs violents les attaques de notre infanterie.

Le 9 au matin, les combats reprennent de plus belle ; notre gauche réussit à avancer jusqu'à 400 mètres de Glennes, mais toutes les autres tentatives à droite pour gagner du terrain sur le Plateau coutent de fortes pertes à notre infanterie. Visiblement, les Allemands sont en force devant nous et soutenus par une artillerie formidable qui possède sur la nôtre l'avantage d'avoir d'excellents observatoires, voyant bien le terrain de nos attaques et les positions de nos batteries avancées. Notre infanterie reçoit l'ordre de résister sur place, en attendant qu'une action puissante prévue pour le 14 permette de continuer notre avance. La 21e batterie est portée en avant ; elle va s'établir à l'ouest de Baslieux. Dès son arrivée, elle est soumise à de violents bombardements ; en une seule nuit, elle perd le tiers des chevaux de son groupe d'avant-trains. Le capitaine Joubert, toujours gai et calme, maintient la bonne humeur dans sa batterie, dont le personnel fortement éprouvé continue à exécuter bravement tous les tirs, quel que soit le danger. L'aspirant Delage par son sang-froid sous le feu inspire la confiance à sa section. Pour mieux faire les réglages, le capitaine installe des observatoires jusqu'à la hauteur des fantassins les plus avancés. Le sous-lieutenant Raynaud est blessé à l'un de ces observatoires, pendant qu'il contrôle un tir. Les tirs d'interdiction de l'artillerie ennemie et ses tirs de harcèlement sont d'une violence incroyable. A la moindre agitation de notre infanterie, le tir de contre-préparation ennemie s'abat sur les batteries des 2e et 3e groupes et sur la 21e batterie, avec une précision déconcertante. Les pertes se multiplient : c'est la 24e, qui a tout le personnel d'une pièce fauché par un obus ; la 28e, qui perd 8 hommes en moins de 5 minutes.

Ces vides sont aussitôt comblés par des prélèvements aux échelons du personnel nécessaire et les batteries continuent sans aucune interruption à remplir leur mission ; mais une perte de 7 hommes à la batterie de tir représente le quart de l'effectif ; quand celte perte se produit en très peu de temps elle devient impressionnante pour ceux qui restent, surtout si elle se renouvelle ; néanmoins, le service des pièces est assuré d'une façon magnifique par le personnel, qui montre, en ces circonstances, une valeur morale digne de tous les éloges.

La première pièce de la 24e batterie, commandée par le maréchal des logis Audoin, est citée à l'ordre de la D.I.

Le maréchal des logis Bastide, le maître pointeur Eysatier, le canonnier Boisserie et le brancardier Mesnard, de la même batterie, donnent de beaux exemples de courage. A la 25e, le sous-lieutenant Decressac, le maréchal des logis Debavelaere, chef de section, le maréchal des logis Teillet et le brancardier Boissard sont impassibles sous les bombardements.

A la 26e le canon du maréchal des logis Petit est mis hors de service ; ce sous-officier prend sur-le-champ le commandement de la pièce voisine dont le chef vient d'être blessé.

A la 27e un obus de 150 fait écrouler le talus contre lequel s'abrite le personnel, le sous-lieutenant Lefort et le maréchal des logis Marouteix sont ensevelis. Le sous-officier est presque aussitôt dégagé, niais il faut vingt minutes d'un travail laborieux, exécuté courageusement, sous les obus qui continuentà tomber, pour retirer l'officier. Celui-ci, malgré les soins énergiques du médecin aide-major Peignaux, ne peut être rappelé à la vie.

Les colonnes de ravitaillement doivent exécuter de véritables manoeuvres sous le feu, pour arriver aux batteries.

L'adjudant Durand, du 3e groupe se distingue particulièrement par son énergie et son sang-froid dans ce genre d'opérations ; le maréchal des logis Guinsat, les conducteurs Vidal et Morange, de la 3e C.R., Védrines 29e, se font remarquer par leur courage, ainsi que le maréchal des logis Huguet avec les conducteurs Templier et Charasse, de la 1re C.R.

Le 14 septembre, la 62e D.I. au centre, la 45e D. I. à droite attaquent en liaison avec les Américains,qui sont à gauche. Pour cette action, l'artillerie de campagne de la 62e D. I. est renforcée de cinq groupes de 75. Après une violente préparation d'artillerie de 15 minutes, notre infanterie se porte en avant à 5 h. 15. Le 279e R.I. s'empare de Glennes ; le 307e R. I. à droite se heurte à un stosstrup ennemi qui venait nous attaquer. Une lutte ardente entre les deux partis les cloue sur place.

L'attaque est reprise à 11 heures sans résultat. Toute la journée se passe en combats meurtriers ; attaques et contre-attaques se succèdent sans interruption ; nous gagnons du terrain et nous en reperdons. Nos batteries exécutent de nombreux tirs à la demande de l'infanterie.

Le lieutenant Petitet assure, dans cette situation difficile, avec un dévouement inlassable, le fonctionnement des transmissions du 3e groupe. L'équipe des téléphonistes du groupe, commandée par le maréchal des logis Gauthier, puis par le brigadier Martin, est citée à l'ordre de la D.I. Le maréchal des logis Legrain et le canonnier Branger de la 22e batterie, agents de liaison du 1er groupe, sont séparés à un moment du chef de bataillon et entourés par l'ennemi ; ils se jettent sur les Boches, parviennent à se dégager, et reprennent sur-le-champ leurs fonctions ; ils sont cités à l'ordre du 579e R.I. pour leur belle conduite. Le brigadier Desseigne et le canonnier Granjean, de la 27e, agents de liaison du 3e groupe, qui se distinguent au moment d'une contre-attaque, sont également cités à l'ordre du 279e R.I.

La 45e D. I. a pu s'emparer de Romain, mais elle doit revenir à son point de départ ; les Américains qui ont un peu progressé reperdent le terrain conquis. Toute la nuit, les obus français et allemands tombent à profusion sur les premières lignes et les zones arrière. Le 15, avant le lever du jour, une accalmie se produit ; on peut croire que les artilleurs manquent de munitions, mais tout à coup une canonnade infernale recommence ; les Boches attaquent, débouchent de Glennes que nous avonsreperdu la veille au soir ; nos fantassins et nos tirs de barrage arrêtent la progression ennemie et nous gardons une partie du terrain que nous avons gagné le 14.

La lutte d'artillerie est tout particulièrement violente pendant cette action. C'est dans l'obscurité la plus complète que la préparation d'artillerie ennemie commence ; la contre-batterie s'abat dès le début sur les batteries des groupes Renard et Maréchal ; nous ripostons par la contre-préparation sur l'infanterie boche ; en quelques minutes, le tir est intense, c'est un véritable enfer. Les rafales ennemies font rage : 105, 77, 150, obus à gaz surtout, tombent dru comme grêle. On est en plein combat. Le bruit assourdissant désoriente ; on ne distingue que l'éclatement qui semble vous coiffer. La fumée est si opaque qu'on n'y voit plus ; le masque gêne énormément. Notre tir pourtant ne cesse pas. Parfois, un coup tombe très près d'un canon ; sa fumée enveloppe les servants ; le feu de la pièce qui semble anéantie cesse quelques secondes, et de nouveau jaillit l'éclair d'un départ : les braves canonniers sont restés à leur poste ; mais il y a des blessés ou des morts parmi eux. Les brancardiers arrivent : ici, c'est un bras arraché ; là, un ventre traversé ; plus loin, un éclat dans la cuisse... Les blessés, sont emportés, certains demeurent.

Le canon de la 1re pièce de la 29e batterie est tout à coup environné de flammes, car ses munitions explosent. Le maréchal des logis Perrin et ses servants retirent leur pièce en arrière ; il était temps. Cependant, voici l'accalmie. Il est 7 heures, il fait jour, les minutes ont semblé des siècles. En hésitant, on soulève le masque pour respirer un peu d'air libre ; on y voit. Le spectacle est terrifiant ; les trous d'obus se touchent ; on se demande comment on est encore là ; les munitions continuent à sauter en plusieurs endroits et, horrible vision, un corps déchiqueté, méconnaissable, ignoré jusqu'alors dans l'obscurité, gît à la place où l'obus l'a frappé ; c'est celui de Dignac, le maréchal des logis chef de section, si brave, de la 29e batterie ; par excès de cruauté un avion boche, volant bas, vient mitrailler ce pauvre cadavre ainsi que ceux qui se préparent à l'emporter.

Les visages des servants sont contractés et ruisselants de sueur, mais le bombardement ayant cessé, la quiétude remplace vite l'angoisse ; on n'a qu'une seule préoccupation : réparer les dégâts au matériel, approcher les munitions des canons et maintenir les batteries en état de continuer leur mission.

Sur ces positions intenables, le chef d'escadron Maréchal fait exécuter ponctuellement par songroupe, quel que soit le danger, tous les tirs prévus, ainsi que ceux demandés par l'infanterie : les

lieutenants Cleeneverck et Mosnier, impassibles sous le feu, donnent un exemple de crânerie qui gagne tous les gradés et canonniers de leur batterie ; c'est le jeune pointeur Lebeau, 29e, qui va prendre spontanément la place du maître pointeur de la pièce voisine, mis hors de combat, puis le maitre pointeur Sudre, 29e, qui continue à pointer tout en remplissant les fonctions de son chef de pièce blessé.

Au 1er groupe, le sous-lieutenant Dulmet, malade, ne veut pas se laisser évacuer avant la relève ; le sous-lieutenant Giboin s'expose bravement pour régler les tirs ; les téléphonistes Hattat et Menguy vont ramasser sous le bombardement un blessé. Le brancardier Loisel traverse plusieurs fois des tirs de barrage pour secourir des blessés d'infanterie à bout de force. L'aspirant de Valady, du 2e groupe, et le téléphoniste Ferchaud, du 3e groupe, rivalisent d'audace avec leurs camarades en première ligne pour remplir leur mission.

Le 16 septembre, le 2e groupe est bombardé sans interruption par obus toxiques. Les lieutenants Husse et Cruse, commandant les 25e et 26e batteries, qui sont en position sous des futaies, au nord- ouest de Courlandon, obtiennent de leur personnel, depuis huit jours, un effort admirable ; mais l'hypérite a rendu leurs positions intenables ; c'est pourquoi, le 17 au soir, le 2e groupe déplacé vers la gauche s'installe au sud-est de Fismes. Presque tous les hommes de l'état-major du groupe sont évacués pour intoxication ; le lieutenant Berger montre pendant cette période pénible une endurance et une énergie extraordinaires ; le chef d'escadron Renard, quoique fortement gazé, ne veut pas quitter son poste de combat ; pendant plus de dix jours, il doit recevoir les soins assidus du médecin-major de 2e classe Roucaut, qui a été pendant toute cette période d'un dévouement au-dessus de tout éloge et s'est prodigué sans souci du danger. A la 26e batterie, le maréchal des logis Labat, chef de section, le servant Decaen et le conducteur Lamoureux font preuve d'une rare énergie ; le servant Carrau, renversé et étourdi par l'éclatement d'un obus, continue le tir dès qu'il a repris connaissance.

Le 20 septembre le front de la D.I. étant déplacé un peu vers la gauche, le groupe Favre est porté en avant, dans le ravin de la Petite-Logette ; le 2e groupe reste en place et le groupe Maréchal va prendre position à l'est de Perles. Le déplacement a lieu par un beau clair de lune, un avion boche lance des fusées éclairantes au-dessus des 27e et 28e batteries, sur lesquelles peu après, s'abat un bombardement assez nourri ; un obus tombe à côté d'une pièce attelée de la 27e batterie, les trois conducteurs Grandjean, Huss et Vernet sont blessés, leurs chevaux, pris de frayeur, partent au galop avec le canon, qui est heureusement arrêté, pas bien loin, dans un trou d'obus. Le lieutenant Clecnewerck fait serrersa batterie contre un talus et par sa présence d'esprit et son sang-froid évite des pertes.

Le 24, l'ennemi attaque sur notre droite ; les batteries, dont la vigilance n'est pas en défaut, déclanchent rapidement la contre-préparation et exécutent des tirs très denses, jusqu'au moment où la sécurité de notre première ligne est rétablie. Nous commençons à préparer une attaque générale que la Ve armée, commandée par le général Berthelot, doit prononcer et dont la 62e D. I. à l'extrême-gauche, forme le pivot ; le ravitaillement en munitions des batteries du régiment et de celles qui doivent le renforcer est poussé activement pendant plusieurs nuits consécutives par les C.R. des trois groupes. Malgré son extrême fatigue, le groupe Renard vient occuper une nouvelle position au nord-ouest de Fismes.

La première phase de l'attaque a lieu le 30 septembre. Nous exécutons des tirs d'accompagnement et des barrages en obus fumigènes ; nos fantassins s'emparent de la sucrerie d'Hauterive, où ils font des prisonniers. Mais les Italiens à notre gauche n'ayant pas progressé, les Boches nous contre-attaquent de ce côté et reprennent la sucrerie. Le colonel Roussel, commandant l'A. D., fait intensifier les tirs de harcèlement et d'interdiction pendant la nuit, et, le 1er octobre, au matin, la deuxième phase de notre attaque commence. Après une violente préparation d'artillerie de trente minutes, et sous la protection de notre barrage mouvant, l'infanterie se porte en avant.

Elle s'empare de tous ses objectifs ; nous bordons maintenant le canal ; c'est la lutte en secteur qui va recommencer pendant quelques jours seulement.

Le 3 octobre, le groupe Favre se porte en avant et met en batterie au nord de Blanzy-les-Fismes ; il y est rejoint le lendemain par le groupe Maréchal, tandis que le 2e groupe est envoyé au cours de tir de

Soudé-Sainte-Croix. Le maréchal des logis Surreau, le trompette Bonnerat, le conducteur Caffort, de la 23e, vont enlever, sous le feu des mitrailleuses, un canon ennemi abandonné dans nos premières lignes. Le 5, l'infanterie de la 62e D. I. est relevée ; nous restons en position ; nous sommes à notre tour envoyés au repos dans la nuit du 9 au 10 octobre.

Le secteur occupé par le régiment depuis le 8 septembre est caractérisé par l'emploi intensif, que fait l'ennemi, des obus toxiques. A chaque heure du jour et de la nuit, les guetteurs donnent l'alerte : les gaz, les gaz ! Les canonniers tirent masqués, vêtus de ; bourgerons imperméables et chaussés de bottes en caoutchouc. Cet accoutrement rappelle plutôt l'aspect d'un animal préhistorique que celui du brillant artilleur de 1914. Parfois il faut conserver le masque pendant 4 ou 5 heures ; c'est très pénible. Quelquefois, au moment du repas, les gaz nous jouent le vilain tour de rendre nos aliments immangeables, il faut alors serrer sa ceinture ; mais quand les obus toxiques éclatent un peu loin on ne met pas le masque, et si le vent nous apporte le relent des éclatements on éternue, on tousse, on pleureet finalement on rit d'en être quitte à si bon compte.

Les Allemands prodiguent également leurs bombardements par avions non seulement sur les arrières, mais aussi sur les éléments en ligne. Les moindres détachements sont surpris la nuit, révélés par des fusées éclairantes et harcelés à la mitrailleuse.

Après ce mois vraiment pénible, le 221e va se reposer du 9 au 21 octobre, d'abord dans la région de Sergy, puis prés de Château-Thierry, à Chierry, Blesmes et Etampes.

La Hunding Stellung et la poursuite finale. — Notre offensive marche bien, les Boches sont bousculés de plus en plus ; ils lâchent pied de tous côtés. Le 21 octobre, nous sommes dirigés par Villers-Hagron, Jonchery, Pevy, Juvincourt sur la ligne Hunding qui n'a pas encore cédé. Le 25 au malin, les 1e et 3e groupes prêtés aux 52e et 10e D.I. sont en batterie au nord du village La Malmaison.La ligne Hunding est attaquée le même jour sans résultats décisifs ; jusqu'au 5 novembre, elle va subir nos furieux assauts. Cette ligne est sans contredit l'une des plus puissantes organisations défensives réalisées par les Allemands ; devant nous, elle comprend trois lignes de retranchements établies sur une dizaine de kilomètres de profondeur ; chaque retranchement est formé de deux ou trois lignes de tranchées garnies de nombreux réseaux de fil de fer très épais ; des abris bétonnés avec mitrailleusessont installés dans tous les coins ; des pièges à tank, chargés d'explosifs, sont disposés méthodiquement,et d'une façon continue, entre les réseaux de fil de fer de la première tranchée. L'ensemble constitue uneposition formidable, facile à défendre mais bien difficile à enlever.

Dans la nuit du 28 au 29, la 62e D. I. relève à Saint-Quentin-le-Petit, la 170e D.I. Le groupe Renard, rappelé du cours de tir, va prendre position au nord de Bethancourt. Dès son arrivée en ligne, notre infanterie livre des combats acharnés, précédés de courtes et violentes préparations d'artillerie, le 29 au Mamelon 137 ; le 30 au bois 68/64 ; le 31 octobre et le 1er novembre, à l'ouvrage de l'Œuf.

Le 2 novembre, les 1er et 3e groupes mettent en batterie au nord-ouest de Le Thour. Pendant la reconnaissance des positions par les officiers, un tir par rafales balaye le terrain exploré, tue ou blesse plusieurs officiers et hommes étrangers au régiment ; le lieutenant Tracard, dont l'impassibilité sous le feu est bien connue, reste debout sans broncher au milieu des éclatements.

Nos batteries bien approvisionnées en munitions pilonnent sans arrêt, jour et nuit, les positions boches afin d'en rendre la défense impossible.

Le 4, l'ennemi déclanche un violent marmitage dans lequel dominent les obus toxiques, et qui parait ne pas avoir d'objectifs précis ; on a l'impression que les artilleurs boches épuisent leurs munitions. En effet, la position est devenue intenable pour eux. Nos bombardements et nos assauts répétés les obligentà se retirer.

Le 5 au matin, nos patrouilles d'infanterie annoncent la retraite de l'ennemi ; la poursuite commence aussitôt. Les mouvements de l'artillerie sont particulièrement difficiles à travers les lignes de tranchées ; la pluie torrentielle qui tombe depuis la veille et la boue rendent encore la marche plus pénible. Le 2e groupe exécute un tir sur des mitrailleuses établies à la ferme La Bouverie gênant notre progression. Le 3e groupe, qui a mis en batterie dans un terrain détrempé, au nord

de Saint-Quentin-le- Petit, est obligé d'atteler ses canons avec 10 chevaux pour les enlever ; une quarantaine de paires de traits sont cassés.

Déjà, le long des routes nous croisons des français libérés. Ils sont déguenillés, affamés, et traînent les misérables bardes qui leur restent. Mais sur leurs visages, quelle joie rayonnante : la joie d'être délivrés et de pouvoir acclamer leurs libérateurs ! Ce spectacle réconfortant nous fait songer aux malheureux que nous avions rencontrés, fuyant l'invasion en août 1914 et en mars 1918. Le 6, notre avance continue ; au lever du jour, nos batteries sont à la ferme La Bouverie. Dans chaque groupe, une section de pièces avancées marche avec l'infanterie d'avant-garde avec mission de détruire les mitrailleuses ennemies restées en position. Nous passons la nuit à Le Forest, premier village dont nous trouvons les maisons à peu près intactes mais pillées. Le 7, le 1er groupe est à l'avant-garde ; les deux autres avec le gros. Dans la zone de marche, pas de route, et les chemins de terre détrempés sont impraticables à l'artillerie. Les batteries doivent revenir à Seraincourt pour prendre la route de Chaumont-Porcien, maison du Bonhomme, pleine d'obstacles, car le Boche, fidèle à sa tactique, n'a rienménagé pour nous retarder. Après des difficultés inouïes surmontées avec entrain, le groupe d'avant- garde arrive devant Rocquigny, où, avec l'aide des habitants, le capitaine Moustey fait construire par les servants un véritable pont sur la Malacquise, rivière profonde, encaissée et large d'une dizaine de mètres ; dans le voisinage une scierie, où on trouve des poutres qui sont aussitôt amenées sur tortillard, permet d'achever le travail en deux heures.

Le pont est utilisé par les deux autres groupes et toutes les voitures d'infanterie.

Les villages traversés sont occupés par leurs habitants, qui nous font une chaleureuse réception ; quel enthousiasme ! C'est une joie délirante, dont se souviendront avec émotion ceux qui ont vécu ces journées glorieuses. Nous tirons quelques coups de canon dans l'après-midi, la 62e D.I. pousse très fort, elle est très en avance, sur les deux D. I. qui nous encadrent. Maranwez est enlevé de haute lutte, mais la nuit arrive ; on bivouaque sur place : le groupe Moustey à Maranwez ; les deux autres en pleinchamp sous la tente à Les Houïes. Malgré la pluie qui ne cesse de tomber depuis le début de notre avance, tout le monde est de bonne humeur. Le 8 au matin, après une nuit passée sous les averses, les chevaux sont engourdis, le démarrage des voitures est difficile, mais la marche réchauffe vite et on pousse de l'avant gaillardement. Un brouillard intense empêche de voir. La 62e avance encore plus rapidement que les D. I. qui l'encadrent ; vers 8 heures, entre Maranwez et Marlemont, la colonne des 2eet 3e groupes arrive à hauteur des éclaireurs d'infanterie de la division opérant à notre gauche ; notre flanc étant complètement découvert, nous devons nous arrêter pour laisser progresser l'infanterie. A 8
h. 45, les Boches bombardent Marlemont où le 1er groupe vient de pénétrer ; un caisson est détruit et une douzaine de chevaux sont mis hors de combat ; les habitants du village fuient affolés ; mais la batterie de 105 qui tire est aperçue; le canonnier Guillaume, de la 21e batterie, se dévoue pour porter sous les obus un ordre du lieutenant-colonel qui prescrit de mettre deux batteries en position ; l'ordre estrapidement exécuté par le 3e groupe, et une cinquantaine de coups réduisent au silence les 105 boches. Au sud de Logny-Bogny notre infanterie est arrêtée par des mitrailleuses ; le sous-lieutenant Louis David, agent de liaison, découvre leur emplacement exact ; une pièce de la 23e, commandée par le lieutenant Glotin, arrive aussitôt au galop, met en batterie en terrain découvert, à la barbe des Boches et à vue directe, en quelques coups, disperse les mitrailleurs ennemis. Le lieutenant Glotin a tenté la un coup d'audace qui a pleinement réussi, grâce à la bravoure des exécutants, parmi lesquels se trouvent le maréchal des logis Mazeret, le maître pointeur Pierre et le canonnier Goursaud. Nos fantassins enlèvent de haute lutte Lépron-les-Vallées, où ils tuent à l'intérieur du village un grand nombre de Boches et font prisonniers un officier et trente hommes. Mais toute la crête à l'ouest d'Aubigny est garnie de mitrailleuses ; il faut attendre que nos voisins de gauche déblayent le terrain pour continuer notre avance. Les batteries passent la nuit au bivouac dans Marlemont et les environs. Le 9 au matin, le 2e groupe marche avec l'avant-garde ; la route est détruite sur tout son parcours, les chemins de terre sont

de véritables marécages ; nous avons de grandes difficultés à faire avancer nos batteries, et à faire suivre notre ravitaillement. L'infanterie, toujours très allante, ne laisse pas à l'ennemi le temps de se ressaisir. Vers Rouvroy, il abandonne un train complet de munitions. Tout le long de la route nous trouvons des munitions jetées en hâte, pour alléger les voitures et faciliter la fuite ; c'est la débâcle. Le soir, le 1er groupe cantonne à Servion et les 2e et 3e groupes à Remilly, où nous exécutons des tirs d'interdiction et de harcèlement. Le 10, le 3e groupe marche avec l'avant-garde ; il a dû, pendant la nuit, jeter un pont sur la rivière d'Andry. Le travail est long et difficile ; pourtant à 8 heures les 27e, 28eet 29e batteries parviennent à traverser la rivière ; les 1er et 2e groupes qui suivent, doivent prendre des dispositions spéciales pour passer sur ce pont de fortune, qu'il faut consolider à chaque instant. A 8h30, l'artillerie allemande commence à battre les débouchés de Lonny ; la 27e riposte aussitôt en exécutant un tir nourri sur les pentes au sud des bois de Ranwez et d'Arreux ; ce tir vient à point ; notre infanterie arrêtée dans cette région par des mitrailleuses demande à ce moment l'appui de l'artillerie: on a devancé son désir ; le tir bien préparé par le lieutenant Dupuy, commandant la 27e batterie, est très efficace ; les habitants d'Arreux nous annoncent, en effet, quelques heures après, que nos obus tombant au beau milieu des mitrailleurs boches les ont mis en fuite. La réfection du pont de Lonny arrête encore nos batteries ; elles ne peuvent traverser l'Ormeaux qu'à 15 heures ; le 3e groupe prend position au nord-est de Lonny ; il y est bientôt rejoint par le 2e groupe. Le 1er groupe est poussé en avant jusqu'à Charoué. Pendant la nuit nous exécutons des tirs d'interdiction sur les routes du bois des Fourmies où passent les convois ennemis qui battent en retraite.

Le 11 à la première heure, le groupe Moustey, après une marche rapide, arrive à Secheval où il se prépare à appuyer le passage de la Meuse ; les 2e et 3e groupes suivent ; mais à 10 h, 57, nous recevons l'ordre de cesser le feu à 11 heures. L'armistice est signé. Le 221e a combattu jusqu'à la dernière minute, il a eu l'honneur de participer à l'effort final qui nous a donné la victoire méritée par 51 mois de ténacité et de sublimes sacrifices.

VIVE LA FRANCE